

---

## PREFACE

---

Toute notre vie durant, nous évoluons et nous nous remettons en cause.

Toutes personnes que nous sommes amenées à rencontrer, nous apportent toujours quelque chose, quelles que soient les bonnes ou mauvaises conditions qui accompagnent ces échanges.

Car ce sont bien des échanges, car vous aussi, qui que vous soyez, vous apportez toujours quelque chose à votre prochain, soyez en convaincus.

Bien à vous,

L'auteur.

*A Monsieur Philippe Ebly sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour...*

# LE VISITEUR



## ▪ CHAPITRE 1

Elle le regardait droit dans les yeux tout en essayant de dissimuler sa peine immense et lui dit: « Ecoute Jean, cela ne peut plus continuer comme ça, pour une raison qui me dépasse, il y a un fossé infranchissable entre nous... ». L'intéressé ne broncha pas, devinant qu'il n'y avait plus rien à faire. Il laissa Sandrine s'éloigner d'un pas décidé, tout en sentant une colère phénoménale monter en lui. Cette colère n'était pas dirigée contre cette charmante adolescente qui le quittait, mais bel et bien contre... lui-même. Jean, du haut de ses 17 ans, n'était pas un adolescent comme les autres. Certes, c'était un garçon bien bâti, frôlant les un mètre quatre vingt comme il aimait à le dire, mais, ni ses cheveux châtain, ni ses yeux marrons ne pouvaient laisser soupçonner ce secret qui, depuis l'âge de douze ans, lui rendait le quotidien si difficile. C'est pourtant vrai, comment se faire de nouveaux amis, comment vivre dans la société et trouver sa place, quand on a la faculté d'entendre les pensées des gens et cela de manière la plus anodine qui soit, simplement en les touchant. Oui, aussi étrange que cela puisse paraître, chaque fois qu'il entrait en contact physique avec une personne, il ne pouvait éviter de connaître les pensées qui lui traversaient l'esprit. Ce qui avait été ressenti au début comme une aubaine par un petit garçon qui entrait tout doucement dans l'adolescence, était devenu, au fil des années, une croix de plus en plus lourde à porter. Cette colère était compréhensible, il fallait en permanence jouer un rôle, celui de la personne qui ne s'attendait pas à telle ou telle réflexion, idée ou pensée qu'une personne lui communiquait. Au fil du temps Jean était devenu distant, voire sauvage avec tout son entourage, tant il craignait les contacts physiques, dont il connaissait les désastreuses conséquences. Il était bien évident que les relations sentimentales n'étaient pas du tout favorisées. La séparation avec sa bien aimée, était là pour le lui rappeler. Il rentra chez lui tout en ruminant des dizaines de pensées négatives quand, lorsqu'il croisa sa mère, prit instantanément une décision qui allait bouleverser sa vie...

– Maman ! dit-il avec insistance. J'ai quelque chose à te dire et c'est important.

– Ne crie pas si fort mon chéri, je ne suis pas sourde, répondit-elle avec ce large sourire qui semblait dire : « Mais que va-t-il encore m'inventer ? ».

Evelyne, professeur de français, qui approchait la quarantaine, n'était pas le genre de femme à se laisser surprendre facilement. De longues années de vie pas toujours faciles, une séparation pas forcément évidente à gérer, surtout avec un enfant d'une dizaine d'année, lui avaient forgé une grande force de caractère.

– Ecoute maman, les grandes vacances viennent de débiter et j'étais en train de me dire que je pourrais peut être en profiter pour partir...

– Ah ? Et où ça par exemple? Trancha t-elle avec un sourire qui commençait à s'effacer.

C'est dans ces moments là que l'on se dit que l'intuition féminine n'est pas un mythe. Jean était en train de réaliser que sa demande, si soudaine au demeurant, ne pouvait pas être accueillie aussi facilement.

– Ben, chaque année, je fais toujours la même chose, je passe pratiquement tout juillet et août à la plage. Je me disais que, pour une fois partir... pour changer... me ferait... du bien... parce que...

Jean ne put terminer sa phrase. Eveline était compréhensive mais, pour une fois, les propos de son fils lui paraissaient peu cohérents et c'est avec des sourcils froncés qu'elle lui rétorqua :

– Ecoute Jean, je ne pense pas être une mère sévère et j'aimerais que tu me parles franchement quand tu t'adresses à moi. Qu'y a-t-il ? C'est une histoire de fille ?, tu as des problèmes ?...

– NOOOOON !!! cria Jean aussitôt. Il sentait que la discussion lui échappait, mais que pouvait-il lui raconter ? « Ecoute maman j'ai un don particulier, j'entends les pensées des gens et j'ai besoin de prendre l'air pour savoir quoi faire de ma vie ». Il était évident que s'il avait réussi à cacher ce secret à sa propre mère durant toutes ces années, cela n'était pas maintenant qu'il fallait le révéler. D'abord parce que cela lui ferait un choc dont il ne pouvait même pas imaginer les conséquences, et puis ensuite parce que cette dernière, très cartésienne au demeurant, ne manquerait pas de lui prendre un rendez-vous auprès de l'un de ces spécialistes réputés qui s'empresserait de le faire interner, ou qui, dans la meilleure hypothèse (je vous l'accorde), le confierait à une batterie de savants, afin que son *cas* soit étudié.

L'humour était l'une des qualités fondamentales de Jean, et il comprit qu'il allait pouvoir grâce à cet allié, se dégager d'une situation délicate. Il rassembla tout son courage et, d'une voix qui se voulait détachée, affirma:

– Maman!, maman... mais que vas-tu imaginer là? Je veux simplement rompre ma vie monotone. J'ai la bougeotte et ma bonne santé ainsi que ma vitalité débordante ont besoin de s'exprimer. Je ne partirai pas longtemps, quelques semaines tout au plus, le temps de visiter quelques villes, d'apercevoir une partie du Monde et de la Civilisation... Mme Vilatéli, regarda son fils droit dans les yeux en se demandant ce qu'elle devait penser de ce sketch. Mais Jean n'étant pas un irresponsable patenté, elle se dit que cela ne pourrait pas lui faire de mal de voir autre chose que cette petite ville du sud de la France où il était né, et, tout en se décontractant, lui annonça avec un ton mi-sérieux, mi-plaisantin:

☐ Monsieur Vilatéli, j'espère que vous saurez bien vous comporter durant votre périple et que vous ne prendrez pas de risques inutiles! Vous avez l'autorisation de quitter le port !

Jean était ravi, il avait réussi à gagner une liberté dont il ressentait un besoin vital à ce moment de son existence, et cela, sans pour autant inquiéter sa mère qu'il adorait plus que tout. Son père, lui, n'étant plus qu'un lointain souvenir, un sujet qui était devenu tabou et qu'aucun de ses amis ne se risquaient plus à aborder. Les préparatifs de son équipée furent succincts. Il ne savait pas vraiment dans quels endroits il allait se rendre. Mais déjà, grâce à son aptitude particulière, il savait qu'il ne risquerait pas grand chose dans la mesure où il pourrait anticiper la plupart des dangers qui pourraient survenir de personnes peu recommandables. L'apparence d'un individu n'est pas toujours fiable, mais lui, avait la possibilité de voir au-delà. Par mesure de prudence, il prit soin de prendre sa 'petite canadienne', une tente qui avait vécu, certes, mais qui avait le mérite d'être toujours là, d'être d'un encombrement réduit et de surcroît relativement légère. Ajoutés à cela les quelques ustensiles habituels, son sac à dos et lui se sentaient prêts à affronter le Monde. Le départ fût planifié pour le lendemain en début d'après midi. Jean aurait aimé partir plus tôt, mais c'est le prix à payer quand on improvise à la dernière minute son départ par voie ferroviaire. Il avait d'ailleurs eu beaucoup de chance de réussir à trouver une réservation durant cette période très chargée de l'année. En fin de soirée, il passa quelques coups de fil à ses amis pour leur annoncer son départ. Il n'osa pas appeler directement Sandrine, il s'arrangea, malgré tout, pour lui laisser un message sur son répondeur, en appelant à un moment où il était certain qu'elle ne serait pas là pour décrocher. Il alla se coucher tôt, tout excité des perspectives du voyage qui s'annonçaient. La nuit parût interminable, difficile de s'endormir quand on attend que le temps veuille bien s'écouler! Il était comme un petit garçon qui attendait avec hâte le matin de Noël pour se lever et aller découvrir ses cadeaux. La journée suivante finie tout de même par arriver. Les au-revoir sur le Perron furent brefs car Jean sentait (*et entendait...*) que sa mère était inquiète et triste de voir partir son unique fils. Il l'embrassa bien fort en prenant soin de ne pas laisser paraître cette émotion qui l'envahissait peu à peu, qui était un mélange de joie, de crainte et de peine. Arrivé à la gare SNCF, Jean chercha dans son sac son billet qui devait le conduire, dans un premier temps, à Montpellier et trouva, à son grand étonnement, une enveloppe qu'il s'empressa d'ouvrir. C'était un petit mot de sa mère, quelques lignes griffonnées à la hâte. Sa surprise était d'autant plus grande que ce n'était pas dans ses habitudes de communiquer de cette façon. Il lu attentivement ces mots, tout en sentant dégouliner sur ses joues quelques larmes chaudes, car pour la première fois depuis longtemps, il se sentait un peu moins seul avec son secret. Elle n'avait pas deviné sa particularité, mais elle avait compris intuitivement que son fils était 'différent' des autres, et c'est en ces termes qu'elle lui avait écrit : *Mon fils chéri, je ne sais pas pourquoi tu pars, durant toute la nuit dernière je me suis posé et reposé cette question, ce que je sais par contre, c'est que cela fait déjà quelques années que je te trouve original. Tu as une sensibilité incroyable, tu sembles toujours comprendre et deviner les choses beaucoup plus vite que les adolescents de ton âge et je suis fier d'avoir un fils comme toi. Je savais au fond de moi qu'un jour tu m'annoncerais ton départ, maintenant c'est fait, je pense que tu devais le faire. Je t'embrasse bien fort, je penserai à toi, appelle-moi si tu peux de temps à autre. Ta maman qui t'aime.*

Jean pensait que son voyage lui procurerait beaucoup de surprises, il n'avait pas encore posé le pied sur le quai, que c'était déjà le cas. Il plia délicatement ce petit mot étonnant qu'il remit dans son enveloppe et se jura de le garder sur lui en toutes circonstances, tel un porte-bonheur.

Le train était bondé, mais, après une dizaine de minutes de recherche assidue, il trouva la place numérotée située à côté d'une charmante vieille dame. Elle était un peu trop bavarde à son goût, mais elle avait le mérite d'apporter avec elle sa bonne humeur chaleureuse, et il en avait bien besoin... car le doute s'installait. Il avait peur, peur d'avoir pris sa décision un peu trop hâtivement. Il n'avait jamais été, jusqu'ici, indépendant et libre de choisir, sans qu'une autre personne, en l'occurrence le plus souvent sa mère, ne l'influence. Il avait une grosse appréhension. Il était en train de réaliser les conséquences de ce choix et il se demandait s'il serait capable de les assumer. Le train commença à partir tout doucement. Jean fixa le wagon voisin comme il le faisait lorsqu'il était petit, car il se demandait toujours, à cause de l'effet d'optique, lequel des deux trains démarrait réellement. Il trouvait l'illusion si parfaite qu'elle lui donnait des frissons de plaisir. Au bout d'une quarantaine de minutes de voyage la vieille dame pour une raison indéterminée arrêta de bavarder bruyamment avec son amie. Comme quoi, Dieu existe, la majorité des personnes du wagon avait dû ardemment le solliciter, personnellement, Jean en était arrivé à se promettre qu'il ferait la vaisselle durant un an (et même plus!) si un miracle se produisait pour le libérer de ce poste de radio... sans bouton de volume. Il eut la réponse à son interrogation une dizaine de minutes plus tard, quand il vit la vieille dame se lever pour descendre en gare de Béziers.

Quelques instants plus tard une jeune fille, qui pouvait avoir seize ou dix sept ans, s'installa à ses côtés, elle était à la fois jolie et avenante, le genre de personne avec qui on avait envie d'adresser la parole spontanément. Sa longue chevelure blonde ne faisait que renforcer cette impression. Jean n'aimait pas se l'avouer, mais il avait envie de la toucher pour savoir à quoi elle pensait. Mais sa bonne éducation (et peut être le visage de sa mère, sourcils froncés, qui lui apparaissait à ce moment précis...) eurent raison de sa curiosité... inexcusable. Pour penser à autre chose, il se leva et alla dans le wagon voisin s'acheter un sandwich, midi approchait et il faut bien le dire, son estomac avait la précision d'une authentique horloge suisse. En revenant vers sa place, tout en pestant intérieurement contre les tarifs inacceptables de la «cantine SNCF», il frôla un garçon d'une vingtaine d'années, et là, ce fut le choc. Il entendit accidentellement les pensées du jeune homme : il surveillait la jeune fille blonde qui s'était assise à côté de lui à l'arrêt précédent. Le peu que Jean avait eu le temps d'*entendre* était qu'il avait l'intention de lui dérober cette très belle montre qu'elle portait au poignet et qui manifestement devait avoir beaucoup de valeur. Il se rassit, perturbé par cet événement imprévu en se demandant ce qu'il devait faire.

Il n'avait, bien entendu, pas engagé la conversation avec la jeune fille depuis qu'elle était arrivée, et il se voyait mal, soudainement, lui raconter un truc du genre : « Dites mademoiselle, vous voyez le jeune homme là bas ? Eh bien, si j'étais

vous, je me méfierais de lui ». Il était sûr qu'elle le prendrait pour un fou ou un dragueur au mieux et qu'elle l'enverrait balader. Il ne pouvait se résoudre à descendre en gare de Montpellier en laissant derrière lui cette jeune fille qui allait se faire agresser. Car de ça, il en était intimement convaincu. Un examen discret de la montre convoitée, faisait apparaître que ce modèle, haut de gamme, devait valoir dans les quatre à cinq cents euros. Le père d'un de ses amis, horloger, lui avait appris à reconnaître la qualité des finitions de ces modèles si particuliers... Et lui qui pensait que cette connaissance ne pourrait jamais lui être utile...

Sa décision était prise, il allait attendre que la jeune fille descende du train, allait la suivre, au moins quelques pas, pour s'assurer qu'elle ne courrait aucun danger. Tant pis si elle ne descendait pas à son arrêt, il préférerait une amende et la suivre jusqu'à sa destination, plutôt que de rester égoïstement passif. Jean devenait de plus en plus nerveux, le temps semblait s'écouler terriblement lentement et rien de nouveau ne se passait. C'était si frustrant pour lui de connaître le danger qui menaçait la jeune inconnue, alors que les centaines de personnes qui voyageaient dans ce train, elles, étaient à mille lieux de l'envisager. Le supplice de l'attente prit fin un peu moins d'une heure après quand la demoiselle se leva, au moment où le train entrait en gare de Montpellier. « Eh bien au moins, elle descend à mon arrêt, ça ne va pas chambouler mes projets », pensa Jean qui était loin de se douter que son aventure ne faisait que commencer et que la monotonie ne serait pas du voyage. La situation aurait pu paraître drôle, s'il n'y avait pas eu ce danger imminent. La jeune étrangère était suivie par le jeune homme suspect et Jean, bien sûr, les « chaperonnait ».

Tout se passa alors très vite, la jeune fille se dirigea vers un escalator désert et le garçon louche se mit à courir dans sa direction, avec manifestement l'intention de lui extirper sa montre du poignet, ou à défaut, son sac à main très accessible, l'effet de surprise était toujours la meilleure arme des voleurs à l'arraché. Jean réagit instinctivement sans prendre la peine de réfléchir et cria de toutes ses forces : « Caroline !!! Tu te trompes de direction ! Ce n'est pas par là ! ». Il avait vu juste, le fait de s'époumoner, attira l'attention de la jeune fille. Pensez donc ! C'est toujours un spectacle de voir un inconnu sur un quai en train de brailler comme si sa vie en dépendait. Le ridicule ne tue pas dit le proverbe ? Eh bien, Jean, devrait faire un beau centenaire... Le plus important était que la jeune personne, en se retournant par curiosité, se trouva nez à nez avec son agresseur. Ce dernier, décontenancé, ne savait plus quoi faire. Jean se rapprocha, au culot, faisant mine de la connaître. Et il faut bien dire, son mètre quatre vingt accompagné de sa belle musculature (taillée par quelques années de sport intensif... sa maman lui avait bien dit que ça lui servirait un jour...) mirent fin aux hésitations de l'agresseur potentiel qui prit la fuite. La jeune fille blonde regardait avec amusement Jean, qui, maintenant le danger passé, se sentait ridicule d'avoir vociféré comme cela à travers la gare. Des dizaines de badauds, qui manifestement n'avaient pas réalisé ce qui s'était passé, le fixaient encore.

- Dis-moi, dit-elle avec un calme olympien désarmant. Ce type, il voulait m'agresser, non ? Tu le connais ?

Jean était effaré. Certes il ne s'attendait pas à des applaudissements, à des éloges interminables, ni à ce qu'elle se mette à genoux en reconnaissance de son acte héroïque. Un simple et traditionnel « merci » lui aurait largement suffi. Mais là, il n'en revenait pas : le sauveur avait eu, semble-t-il, beaucoup plus peur que l'agressée. Ne voyant pas Jean lui répondre, elle poursuivit dans sa lancée :

- Je m'appelle Éva, Caroline est un prénom qui m'aurait bien plu, certes, mais je préfère celui de naissance, si cela ne te dérange pas trop !... Ayant recouvré ses esprits il répondit avec la même ironie:

- Je me prénomme Jean, madame la princesse et je dois vous quitter maintenant. J'ai encore beaucoup de personnes à sauver mon emploi du temps est très chargé ces temps-ci.

Sur ces bonnes paroles il tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide et déterminé. Éva, qui ne s'attendait pas à cette réponse aussi imprévisible qu'originale, perdit son apparente sérénité, et, tout en le suivant à petits pas, lui dit en rougissant:

- Je suis désolée si mon attitude t'a choqué, j'ai bien compris que, si tu n'avais pas été là, j'aurais sûrement eu des problèmes...

Jean marqua un temps d'arrêt, se retourna et dévisagea Éva qui, il faut bien le dire, n'en menait pas large. En l'observant attentivement, il réalisa qu'elle avait vraiment eu peur et que, par fierté, elle n'avait pas voulu le laisser paraître. Jean se radoucit et d'une voix calme et posée lui répondit:

- Okay, pas de problème, oublions tout cela, je dois y aller, je suis pressé. Je dois trouver un hôtel pour cette nuit. En entendant ces mots le visage d'Éva s'illumina et elle s'écria avec un ton jovial et chantonnant:

- Viens chez moi, je t'invite! C'est vraiment le moins que je puisse faire après ce que tu as fait pour moi ! J'habite dans la rue des Sœurs-Noires, ce n'est pas loin d'ici.

Jean n'eut pas le loisir de répondre. Il avait bien essayé un timide « je ne sais pas », mais elle n'eut pas l'air de l'entendre (ou ne voulut pas l'entendre...). Elle commençait déjà à s'éloigner et se retourna en lui ordonnant ironiquement:

- Dépêche-toi, tu ne vas pas passer la nuit sur le quai, hein ?

Le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle récupère vite la bougresse pensait-il tout en se disant que, tout compte fait, c'était l'occasion de la connaître un peu mieux et de faire l'économie d'une nuit d'hôtel, ce qui n'était pas négligeable... Et puis, qui refuserait de passer une soirée avec une jolie blonde? Éva était rayonnante, l'idée de cette invitation l'avait tellement enthousiasmée, qu'elle s'adressait déjà à lui comme s'ils se connaissaient depuis des années.

- Dis Jean, j'espère que tu n'es pas difficile, je n'ai que des nouilles à l'appartement, annonça-t-elle.

- Pour moi c'est parfait!, répondit-il poliment en essayant de reproduire la même intonation.

« La rue des Sœurs-Noires est étroite, pas question d'avoir de véhicule si on habite dans ce quartier » pensait Jean qui avait toujours l'esprit pratique. Éva s'arrêta devant une vieille porte et s'exclama comme si ce n'était pas évident du tout: « on est arrivés, c'est ici ! ». La montée des trois étages fut laborieuse, en plus d'être étroites, les marches étaient dans un état de détérioration avancée. Jean fut soulagé d'arriver à bon port... en un seul morceau. Il n'eut pas le temps de souffler un peu que déjà, Éva, à l'ouverture de la porte, improvisa la visite guidée de ce modeste studio de vingt mètres carrés. Visite qui fut rapide, certes, vu la superficie. L'endroit se résumait à une pièce principale qui servait

manifestement de chambre, de cuisine et de salon, d'un petit couloir qui menait à la salle de bain qui faisait aussi (on pouvait s'en douter) office de toilettes.

- Pas mal ton palace! crut bon de commenter Jean.
- C'est petit, mais c'est chez moi ! se défendit-elle, n'ayant pas compris qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre ce commentaire, qui n'avait été émis que par politesse.
- Dis, tu étais à côté de moi dans le train, hein ? Et tu ne connaissais pas le gars, non, n'est-ce pas ? Alors comment as-tu deviné qu'il voulait m'agresser ? Beaucoup de gens courent dans les gares, sans pour autant détrousser les passants, non ? Elle se tut alors, en attendant manifestement avec intérêt la réponse qui allait lui être faite. Jean s'attendait à cette question. A chaque fois qu'il utilisait son don, cela ne manquait pas d'éveiller la curiosité. L'humour, il le comprit, ne serait pas cette fois-ci son allié pour sortir de cette situation délicate. Il tenta une première réponse:
- C'est assez simple, j'ai beaucoup d'intuition, et puis ce gars n'avait pas l'air très net, tu ne trouves pas ?  
Eva, bien qu'adolescente, n'était pas tombée de la dernière pluie. Elle lui balança aussitôt dans la foulée:
- Mauvaise réponse ! Vous avez le droit de rejouer, monsieur!  
Jean ne savait pas comment accueillir cette réflexion, car le ton d'Eva avait subitement changé. Il était évident qu'elle n'avait pas deviné son secret, mais que, manifestement, l'explication l'avait agacée, tant il était clair pour elle que Jean lui avait menti. Il devait maintenant trouver une réponse cohérente au plus vite. On dit que plus le mensonge est gros, plus il est admis, alors il lui dit en s'efforçant d'être le plus convaincant possible:
- Eh bien, en fait, en prenant le train je l'avais vu s'engueuler avec un passager qui lui reprochait d'avoir essayé de lui piquer leur valise. Du coup, il a attiré mon attention et lorsque je l'ai vu plus tard fixer ta montre avec tant d'attention, j'ai supposé qu'il s'y intéressait de très près... ».
- La ruse fonctionna, Eva mordit à l'hameçon et lui répondit en souriant à nouveau:
- Eh bien voilà, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? Tu es compliqué toi alors ! Le repas fut vite expédié, l'unique plat proposé étant les fameuses nouilles, qui étaient en fait, soit dit en passant, des spaghettis. Eva, qui décidément était très curieuse, lui demanda:
- Dis-moi, où comptes-tu aller demain ?
- Pour être sincère, je ne sais pas vraiment, j'ai envie de découvrir du pays, je n'ai pas prévu d'itinéraire particulier, avoua-t-il. Cette réponse parut arranger la jeune fille qui proposa du tac au tac:
- Y'a-t'il une place pour moi dans ta balade?

Là ça commençait à se corser! Il devait bien reconnaître que sa nouvelle amie était très attachante, ces quelques heures passées en sa compagnie s'étaient écoulées très rapidement, tant les échanges étaient spontanés et sincères. Il n'avait pas besoin de son don pour voir qu'on pouvait avoir confiance en elle. Il trouvait cependant que tout allait un peu trop vite. Cette première journée avait déjà été riche en événements imprévus. Il expliqua alors:

- Écoute, j'ai un peu de mal à te suivre. Tu ne me connais que depuis peu de temps, tu m'invites chez toi et tu serais déjà prête à partir avec moi ! Qu'est-ce qui te dit que je suis quelqu'un de recommandable ? Je suis un parfait inconnu pour toi et tu veux prendre le risque de me suivre ? Désolé, mais je ne suis vraiment pas d'accord.

Eva, une fois n'est pas coutume ne dit mot. Elle le regarda fixement durant une longue et interminable minute, puis se leva et se dirigea vers la petite salle de bain. Jean se mit la tête entre les mains, il était horriblement gêné, il n'avait pas su trouver les bons mots pour exprimer sa pensée et il s'en mordait les doigts maintenant. Lorsqu'il donnait son point de vue, il était direct tournait rarement autour du pot. Il réalisa, que s'il voulait que la suite de son voyage se passe bien, il fallait qu'il change d'attitude. Il avait pris l'habitude de ne communiquer qu'avec des personnes qui le connaissaient bien et qui, bien sûr, ne relevaient plus ses écarts. Eva ne sortit de son refuge qu'au bout d'une bonne demi-heure. Jean se leva, hésitant, alla à sa rencontre rouge de confusion, et il lui dit:

- Pardonne-moi Eva, tu m'offres ton hospitalité et pour te remercier je t'envoie balader. Je ne t'en voudrais pas si tu me demandais de partir... Elle lui répondit alors d'une voix faible et saccadée:

- Ne... ne... t'excuses... pas... je... je... comprends... et puis ce n'est pas grave... je... Elle ne termina pas sa phrase, ses yeux légèrement rougis trahissaient encore la peine qu'elle avait eue. Jean était très mal à l'aise. Il se rendait compte, maintenant, qu'elle avait en fait manifesté de l'estime à son égard. Il regrettait amèrement ce qu'il avait dit tout à l'heure et se demandait comment se faire pardonner. Il réfléchit un long moment et lui dit alors:

- Étais-tu sérieuse, tout à l'heure, quand tu as proposé de m'accompagner ?

Eva qui sentait le revirement de la situation ne put s'empêcher de sourire en lui répondant:

- Oui, très, j'ai l'air impulsive comme ça quand on ne me connaît pas, mais tu peux me croire, je réfléchis avant de parler et je sais ce que je veux.

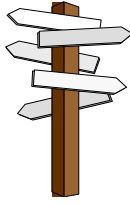
- Et tes parents dans tout ça ? Tu penses qu'ils seraient d'accord ?

- Ecoute Jean, j'ai eu dix huit ans le mois dernier si ça peut te rassurer. De plus, mes parents m'ont toujours laissés une totale liberté de mouvement. D'ailleurs, cet appartement où nous sommes en est la preuve: cela fait un peu plus d'un an que j'y vis seule et je me suis parfaitement débrouillée sans appeler papa et maman toutes les cinq minutes...

Eva avait marqué un point. Lui n'avait jamais quitté jusqu'à ce matin le nid douillet familial et, il fallait le reconnaître, elle était sûrement la plus dégourdie des deux. Cette réponse l'arrangeait bien, elle lui permettait de revenir sur sa décision sans pour autant paraître trop ridicule ou incapable de juger quelqu'un... fierté masculine...

- Bon, eh bien mademoiselle, vous venez de gagner l'immense chance de rejoindre le club très fermé des 'voyageurs', club qui, en vous comptant, atteint l'effectif non négligeable et colossal de deux membres !

- Merci pour cet accueil, monsieur, je dois à présent vous laisser, j'ai un sac à dos à préparer...



## ▪ [CHAPITRE 2](#)

Il n'était pas encore tout à fait huit heures que déjà, Eva, surexcitée par les nouvelles perspectives que lui offrait ce voyage, était levée et préparait activement le petit déjeuner. Un rapide coup d'œil apprit à Jean qu'elle était sortie chercher des croissants et du pain frais et, il devait l'avouer, c'était le genre d'attention qui le faisait fondre... Cette nouvelle cohabitation s'annonçait bien, et la perspective de ne plus être seul durant cette *promenade* lui faisait chaud au cœur. Le festin fut donc copieux, et il ne l'avait pas tout à fait encore terminé que déjà, Eva, commençait à débarrasser la table avec promptitude.

- Dis Jean, sais-tu où nous allons aujourd'hui ? demanda-t-elle en essayant de dissimuler sa joie débordante.
- Ben, comme je te l'ai déjà dit hier, je ne sais pas vraiment. On décidera *au feeling*.
- Okay, mais d'abord je dois passer chez mes parents pour les avertir bien sûr, ils n'habitent pas loin.
- On y va quand tu veux... Princesse...

Ce sobriquet allait, il ne fallait pas en douter, l'accompagner durant longtemps tant il était évident que cette appellation lui allait à ravir. Effectivement, ses parents n'habitaient pas loin, dans une petite rue perpendiculaire au Boulevard du Jeu-de-Paume, autant dire que cela leur prit à peine cinq minutes pour s'y rendre. L'accueil familial fut à la hauteur de ce que laissait présager leur fille... chaleureux et bruyant.

- Alors Jean ! dit monsieur Calvet d'une voix tonitruante. On veut partir à la conquête du monde ?

Jean ne répondit pas, en tout cas pas tout de suite, sans doute impressionné par la vitalité du père d'Eva qui du haut des ses un mètre quatre vingt quinze paraissait si... grand. Sa mère, par contre, était plus effacée. Mais il ne fallait pas s'y tromper, son caractère trempé était bien là, à l'affût du moindre détail, elle ne tarda d'ailleurs pas à se manifester :

- Dites-moi Jean, lança-t-elle. Ne m'en veuillez pas de ma franchise, mais vu votre habillement, votre projet de voyage ne doit pas être financé par des moyens très importants...  
Jean était devenu tout rouge. Il était vexé. L'argent n'était effectivement pas un problème pour les parents d'Eva, mais cela n'était pas une raison pour apostropher quelqu'un de la sorte. Il s'apprêtait à répondre avec la même insolence quand Eva, qui avait compris que la situation allait dégénérer d'une seconde à l'autre, changea de sujet et dit :
- Bon, on doit vous laisser, on a des millions de trucs à faire et la matinée est déjà bien avancée ! Elle attrapa la main de Jean et se dirigea vers la porte d'entrée en lançant à ses parents :
- Je vous appellerai souvent, ne vous en faites pas !

Arrivés sur le trottoir, elle s'excusa :

- Je suis désolée, ma mère est particulière et sa franchise n'a d'égale que son mauvais caractère. Pardonne lui, elle ne cherchait pas à te blesser. L'argent est au centre de la vie de mes parents, ils ne savent pas ce que c'est que de manquer de quelque chose.

Jean commençait à comprendre pourquoi Eva avait autant envie de voyager. Son existence, sans problèmes ni imprévus, devait commencer à lasser cette adolescente qui, maintenant, était à la recherche d'un monde moins factice. Il se dit d'ailleurs que le surnom qui lui avait trouvé n'était finalement pas une bonne idée. Sa colère retomba et il répondit :

- Oublions cela ! Comme tu l'as si bien dit, on a quelques trucs à faire avant de partir comme, par exemple, se procurer des vivres pour notre tour du monde, mais on prend autre chose que des pâtes, hein ? Termina-t-il en clignant d'un œil.

Eva fut ravie de voir que son nouvel ami était quelqu'un d'intelligent, qu'il ne se laissait pas influencer par les apparences. Sa réponse n'avait été dictée que par le bon sens. Les préparatifs étant faits, ils devaient maintenant décider de l'étape suivante. La chaleur de ce début juillet leur soufflait, bien évidemment, la solution du camping. Eva proposa Palavas - les - Flots et Jean acquiesça. Cette petite ville au bord de la mer, était charmante. Certes, il y était allé souvent. Mais ce coup-ci, c'était différent, il y venait de façon autonome, et cette nouvelle liberté le grisait. Ils se rendirent donc à la gare routière pour prendre l'autocar. Il y avait beaucoup de monde et il était difficile de se frayer un chemin dans cette foule dense et impatiente. Il était bientôt midi et on avait l'impression que toute la planète s'était donnée rendez vous à cet endroit. Il eut la réponse à cette énigme une dizaine de minutes plus tard, quand ils virent des employés de la S.N.C.F en train de manifester.

Jean dit alors ironiquement :

- Si leurs sandwiches étaient moins chers, les gens auraient peut être plus envie de prendre le train...

Eva ne répondit pas à cette plaisanterie car elle ne voyait pas vraiment le rapport avec la grève. Les revendications portaient sur les salaires et surtout sur le manque d'effectifs. Elle essaya d'afficher un sourire de façade et politesse pour donner l'impression à son nouvel ami que ses propos étaient amusants. Ce dernier ne fut pas dupe. D'abord parce que son sourire était, c'était le moins que l'on puisse dire... discret, et ensuite parce que dans la bousculade il avait *entendu* quelques-unes de ses pensées... Les endroits où il y avait beaucoup de monde le mettaient mal à l'aise. Il n'avait aucun moyen (à sa connaissance) d'*éviter* d'entendre les pensées des gens avec qui il entrait en contact. Imaginez un endroit clos où il y aurait beaucoup de personnes qui parleraient toutes en même temps et très fort : c'était le supplice qu'il devait endurer à chaque

fois que son don se manifestait dans des endroits peuplés. Inutile de dire qu'il avait entendu beaucoup de choses ces dernières années et qu'il avait eu l'occasion de découvrir les diverses facettes de la nature humaine. Cette grève imprévue empêcha leur autocar de partir à l'heure et les obligea à patienter une heure et demie de plus. Cela n'était pas vraiment grave, le temps n'était pas un problème dans le sens où n'ayant rien prévu, et n'ayant donné de rendez-vous à qui que ce soit, ils disposaient d'une totale liberté. Eva, qui pensait à tout, avait emmené son jeu « Master Mind » qui leur permit de tuer le temps. Au fond du bus, une adolescente d'une vingtaine d'années, les observait attentivement et les fixait depuis un long moment. Cela commençait à agacer prodigieusement Jean qui avait du mal à cacher son énervement qui croissait de minute en minute. Pourtant, elle ne semblait pas avoir d'intentions malsaines, sa longue chevelure brune lui donnait un air de petite fille touchant et, ça, manifestement, elle le savait... Eva avait bien sûr, remarqué l'inconnue malpolie mais cela ne la dérangeait pas outre mesure. Il était évident qu'elle devait être timide et n'avait pas trouvé d'autre solution pour engager la conversation que de se faire remarquer, 'obligeant' le ou les intéressés à prendre l'initiative. Technique qui avait, semble-t-il, toujours bien fonctionné par le passé, tant la jeune fille s'appliquait... Ce qui devait arriver, arriva. Jean n'y tenant plus, se leva brusquement de son siège et parcourut les quelques mètres qui le séparaient de « l'envahisseuse », prenant au dépourvu Eva qui n'eut pas le temps de tempérer cette initiative. L'affrontement était inégal, le charme féminin étant l'arme la plus efficace (après la grenade...) pour calmer les situations conflictuelles. Jean perdit toute son assurance lorsque l'indélicate prit la parole et, contre toute attente, avec un calme désarmant, lui dit :

– Bonjour, ça va ? Je m'appelle Christine et je suis enchantée de te connaître !

Jean, pris au dépourvu, aurait préféré une phrase bien désagréable qui aurait justifié son initiative impromptue et une répartie bien sentie. Il tomba bien entendu dans le piège redoutable et, dans son embarras, lui répondit en faisant appel aux quelques notions d'humour qui lui parvenaient à ce moment là :

– Euh... ben... moi c'est Jean. Je me disais que tu étais peut être un peu trop loin pour nous regarder jouer, alors rapproche toi, le spectacle ne sera que plus intéressant...

Eva sourit, cette entrée en matière lui rappelait leur rencontre de la veille. Décidément, Jean était un garçon adorable, mais si faible devant la gente féminine. Christine était manifestement ravie de les rejoindre. Elle fit en sorte qu'Eva et Jean soient vite à l'aise, comme pour se faire pardonner le manque de délicatesse dont elle avait fait preuve quelques minutes auparavant. L'osmose était éclatante.

— Dites moi vous deux, où allez vous ? demanda Christine qui, de toute évidence, ne savait pas quoi faire de sa journée.

— Très bonne question ! lui répondit Eva avec un air ironique, tout en regardant Jean du coin de l'œil.

— Ça va Eva ! répondit Jean agacé par sa collègue. Okay, c'est vrai, je ne sais pas réellement où l'on va, mais ce n'est pas si important, le principal c'est de voir du pays, non ? La destination, ce n'est pas ce qu'il y a de plus important.

— Si tu le dis !! répondirent en cœur les deux filles qui s'amusaient beaucoup de la trombine que faisait Jean, qui essayait vainement, d'être convaincant.

— Ah, les nanas... souffla-t-il en guise de répartie.

Cet argument parut indéniablement très peu consistant aux yeux des deux adolescentes qui auraient, sans doute, préféré un itinéraire solide, bien préparé et pensé à l'avance. Mais il est vrai que le charme de l'inconnu pouvait être perçu comme un stimulant, un anti-routine éprouvé... Le bus démarra enfin, au grand soulagement des passagers qui commençaient à s'impatienter et à râler.

– Pour l'instant, on a décidé de passer une nuit dans un camping du côté de Palavas poursuivit Jean.

– Ah ?, et vous avez déjà choisi lequel ? Demanda Christine avec un soudain intérêt qu'elle avait beaucoup de mal à dissimuler.

Jean voyait bien évidemment où elle voulait en venir, mais il lui rétorqua immédiatement :

– Ecoute, c'est avec grand plaisir qu'on t'aurait convié, mais nos tentes sont trop petites.

– Qui parle de tentes ? S'il n'y a que ça qui te chagrine chantonna-t-elle, j'en fais mon affaire. Alors, à part ça, suis-je acceptée?...

– Ouais, ...ouais, répondit Jean, qui voyait déjà Eva se réjouir de cette décision et arborer un large sourire. La nouvelle recrue avait l'air de faire l'unanimité, il n'y avait aucun doute. Christine avait manifestement une idée derrière la tête. Jean ne s'en préoccupa pas outre mesure. Mais, lorsque celle-ci, en descendant du bus, les dirigea droit vers un camping en particulier, sa curiosité fut piquée au vif. On avait l'impression qu'elle connaissait bien les lieux. Et, en effet, c'était le cas. Christine se précipita dans le petit cabanon, qui faisait office d'accueil, et demanda à la personne qui se tenait derrière le comptoir :

□ Eric, pourrais tu trouver un emplacement pour deux petites tentes pas trop loin de la mienne pour mes amis ? Je te remercie d'avance. Bien sûr, pour ce qui est du règlement de leur séjour, tu... hein ?

Elle n'attendit pas la réponse qui semblait évidente. Jean venait de comprendre. Tout comme Eva qui, décidément, s'amusa beaucoup. Manifestement, le troisième membre, qui venait de rejoindre le 'club', devait être sûrement la fille des gérants des lieux. Le destin est parfois farceur, ces coïncidences le lui démontraient. Lui qui n'était jamais sorti de 'son trou', venait d'entreprendre un voyage où les protagonistes, apparaissaient, comme par magie, sur son chemin qui semblait contre toute attente tracé à l'avance. Jean sortit de ses pensées quand Eva lui dit, en chuchotant dans l'oreille droite :

□ Ouhhh, ouh, monsieur le rêveur, voudriez vous nous faire l'honneur de nous accompagner jusqu'à nos Suites ?

La tente de Christine n'était pas vraiment éloignée de l'emplacement que leur trouva Eric. Elle était à une trentaine de mètres, au bord d'une allée, comme la leur. Ce qui faisait que, d'où ils étaient, ils pouvaient sans peine entrer en contact avec leur bienfaitrice en l'appelant ou en lui faisant des signes. Cette dernière s'absenta alors, en leur donnant rendez-vous au café du coin, dans l'heure qui suivait. Eva, tout en commençant à déplier sa petite tente, demanda à Jean :

□ Dis, comment tu la trouves, elle est super sympa, non ?

□ Oui, c'est vrai s'empressa-t-il de répondre sans pour autant réussir à cacher son agacement.

Il poursuivit après une longue pause et s'expliqua :

- Ecoute, tu ne trouves pas bizarre que l'on décide d'aller camper et que la première personne que nous rencontrons soit, comme par hasard, la fille des responsables d'un Camping ?  
Il est vrai que la coïncidence était grosse, mais Eva ne semblait pas s'en inquiéter pour autant et lui répondit :
  - Tu es compliqué toi. Tu devrais être content, elle est agréable, serviable et...
  - Trop, trop serviable ! coupa Jean qui maintenait son idée coûte que coûte, c'est trop beau pour être vrai !
  - Pourquoi tu dis ça ?
  - Je dis ça car, Toi, par exemple, tu as été dès le début de notre rencontre sympa avec moi, non ? Mais cela se comprenait. Je venais de t'aider et tu étais reconnaissante. Mais Christine, elle, quelles sont ses réelles motivations ? Que recherche t-elle ?
  - Ben, elle doit s'ennuyer et rechercher la compagnie des jeunes de son âge... Tu sais, ce n'est pas toujours facile de se faire des amis...
  - Oui je sais mais, il y a quand même quelque chose qui ne tourne pas rond...
- La discussion s'acheva à ce moment là quand un homme avenant, qui se dirigeait vers eux, leur adressa la parole :
- Bonjour !, je suis Monsieur Boulanger, le père de Christine. Elle m'a fait savoir que vous veniez d'arriver.
  - Bonjour, répondit aimablement Jean qui continuait à songer à ce qu'il venait de dire auparavant à Eva.
  - Salut !, s'exclama Eva, avec sa décontraction coutumière.
  - Eh bien..., j'aimerais m'entretenir avec vous de ma fille...dit directement Monsieur Boulanger avec un air un peu gêné. Son ton venait tout juste de changer, il était un peu moins assuré, comme s'il venait de réaliser que ce qu'il voulait leur dire n'était pas évident à admettre. Jean, réactif, vola à son secours en lui confiant :
  - Monsieur Boulanger, commença-t-il, je n'ai pas la moindre idée de ce que vous allez nous dire. Mais, je suppose, que si vous vous adressez de cette manière, à propos de votre fille, à deux inconnus, c'est qu'il y a une bonne raison...
- Cette réponse inattendue et pleine de bon sens mis immédiatement l'homme en confiance, qui, après une brève hésitation, se lança.
- Voilà, Christine a actuellement des problèmes... Vous a-t-elle parlé de sa mère...?
  - Non, répondit spontanément Eva, qui se sentait instinctivement solidaire de son homologue féminin.
  - Elle est décédée, il y a un an, dans un accident de voiture et...elle n'arrive pas à s'en remettre...

Un grand silence s'installa tout à coup. Ce que Monsieur Boulanger venait de dire n'était bien évidemment pas facile à confier, surtout à des personnes qui n'étaient pas directement concernées. Au bout de quelques dizaines de secondes, Eva sentit intuitivement que c'était à elle de relancer la discussion et demanda :

- Qu'est ce que vous voulez exactement dire par « Elle n'arrive pas à s'en remettre » ?
  - Eh bien, depuis la disparition de sa mère elle a beaucoup changé. Au début je ne me suis pas vraiment inquiété, j'avais moi-même, comme vous pouvez l'imaginer, beaucoup de peine. Et puis, le changement de comportement de Christine était compréhensible vu la situation. Mais, le temps passe et je ne vois toujours pas d'amélioration, même infime. Je peux même dire, mais je ne suis peut être pas objectif, qu'au contraire, elle se renferme de plus en plus. Je suis très inquiet.
  - Monsieur Boulanger, vous pardonnerez ma franchise, mais, au point où vous en êtes, il serait mieux que vous nous disiez tout, vraiment tout. J'ai l'impression que vous avez omis de nous dire quelque chose, je me trompe ?
- Ce n'était pas le genre de Jean d'être culotté ou impoli, mais il y a des situations où il est indispensable de ne pas s'embarrasser de principes.

- Vous avez raison, répondit Monsieur Boulanger soulagé. Il faut que je vous précise que Christine a adopté un comportement singulier. Je suppose que vous l'avez rencontré à la gare routière, n'est ce pas ?...
- Ben oui !, répondit Jean qui n'en revenait pas.
- Ça ne m'étonne pas, poursuivit-il, très sûr de lui. Christine a pris l'habitude de passer plusieurs journées par semaine là bas, à la recherche de je-ne-sais-quoi. Elle vous a sûrement entendu parler de votre intention de camper. C'est pour cela qu'elle a cherché à vous aborder...

Jean, à ce moment précis, regarda Eva avec un demi-sourire. Il était fier d'avoir senti que quelque chose 'clochait' dans cette rencontre. Il profita de la pose de l'homme pour demander :

- Vous a-t-elle présenté certaines de ses rencontres ? Je sais que ça ne nous regarde pas, mais je pense que ça peut être important.
- Je comprends votre curiosité, répondit Monsieur Boulanger.

Il venait de sourire en disant ces mots. Il avait compris que cette question osée signifiait, en fait, que le sort de sa fille le préoccupait tout autant que lui. Il se décontracta, l'aide qu'il cherchait était peut être arrivée après tout.

Il poursuivit, quelques secondes plus tard, tout en fixant les deux adolescents, comme pour attirer leur attention sur ce qu'il allait leur dire.

- Je l'ai aperçue parfois, au loin, avec des jeunes de son âge que je ne connaissais pas, avec qui elle était en grande discussion. Mais, pour être sincère, vous êtes les deux premiers qu'elle invite au camping. A vous entendre, et ce n'est vraiment pas pour vous flatter, vous êtes des personnes intéressantes. Je veux dire par là que vous avez la tête sur les épaules, et je sais, rien qu'en vous regardant, que je peux vous faire confiance. Dix années de métier au service de la clientèle m'ont donné un jugement sûr sur les gens...
- Vous pensez qu'on peut l'aider ? demanda alors Eva, perplexe.

Ce fut Jean, contre toute attente, qui répondit à la question :

- Personne ne peut le dire. Elle a besoin d'amis sur qui elle peut compter. Elle a vécu le moment le plus dur de sa vie et elle a dû remettre en question certaines bases de son existence. Moi, cela ne me dérange pas de l'emmener avec nous. Elle a besoin de changer d'air, de rompre la monotonie du quotidien. Qu'en dis-tu Eva ?



Cette dernière n'hésita pas un instant, elle donna la réponse attendue:

— Elle est sympathique, je ne la connais pas encore, mais le courant est passé tout de suite. Si elle veut partir avec nous, ça ne me pose aucun problème. Mais il va de soit qu'on ne lui parlera pas de cette discussion, n'est-ce-pas ?

Le trio venait de se mettre d'accord. Cette décision avait été prise, d'autant plus facilement, qu'il était évident pour chacun des protagonistes que c'était la meilleure. Les deux tentes montées, ils se rendirent au rendez vous. Ils s'installèrent donc au café du coin, Christine n'était pas encore arrivée. Cela leur donna l'occasion de bavarder un peu. C'est Eva qui lança la conversation.

— Bon, maintenant qu'on est seul, que penses-tu de notre voyage ?

— Ben, je dois dire que lorsque j'ai quitté ma mère, je ne pensais pas que je trouverai si rapidement des compagnons de route. J'en suis très heureux, mais je trouve ce qui m'arrive est un peu trop facile et irréel. J'en viens même à me demander, par moment, si je ne vais pas me réveiller dans mon lit...

— Tu veux que je te pince pour t'en assurer ?

— Non-merci, je suis à peu près sûr que tu me laisserais un énorme bleu ! ria -t -il.

— Tu sais, je plaisante peut être, mais je comprends ce que tu as voulu dire. Avant de te rencontrer je menais une vie monotone et sans histoire. C'est vrai que je serais injuste de me plaindre. Je n'ai jamais manqué de rien. J'ai un appartement que m'envient tous mes amis, je suis toujours habillée à la dernière mode, j'ai des parents particuliers, certes, mais quoiqu'il en soit adorables. Mais...je n'aime pas vraiment ma vie.

— Ah bon ? demanda Jean qui faisait mine de ne pas comprendre, mais qui avait, bien entendu, déjà cerné la jeune fille.

Elle ne parut pas se rendre compte de la fausse naïveté de son ami, et elle poursuivit, concentrée dans son monologue.

— Tu sais, tout est trop facile, les gens qui m'entourent sont trop hypocrites, trop coincés dans leur quotidien. Je n'ai pas de vrais amis, au sens où, ceux que j'ai, ne vivent que pour l'argent, le matérialisme et surtout leur petite personne. Si demain j'étais sans le sou, je me retrouverais, j'en suis sûre toute seule. Je veux qu'on m'aime pour moi et rien que pour moi.

Cette discussion très sérieuse au demeurant ne put aller plus loin. A ce moment précis, Christine les rejoignit. Elle était radieuse. Elle lança la discussion immédiatement, comme si il n'y avait pas de temps à perdre.

— Alors vous avez rencontré mon père, s'exclama t-elle. Il est sympa, non ?

— C'est vrai, confirma Jean, qui ne trouva rien de plus original à répondre.

— Il vous aime bien, vous savez. Il a l'air très sociable comme ça, mais s'il y avait eu le moindre truc qui ne lui avait pas plu, il ne se serait pas gêné pour vous le dire, en y mettant les formes, bien sûr, mais il l'aurait fait vous pouvez me croire sur parole...

— C'est bon à savoir !, crut bon de rajouter Eva, elle aussi à court de répliques.

Manifestement Christine avait quelque chose à leur demander et elle préparait le terrain. Les bla-bla continuèrent dix très longues minutes, quand au détour d'une phrase, elle leur dit enfin :

— Dites, j'ai un truc à vous demander, j'aimerais bien venir avec vous. Je sais qu'on ne se connaît pas, mais je vous assure que vous n'aurez pas de mauvaises surprises, je me ferai toute petite...

— T'es bien consciente qu'on ne sait pas nous-mêmes où on va, hein ? dit Jean amusé.

— Ça, cela m'importe peu. J'ai envie de voir autre chose que ce camping, que je supporte depuis une bonne dizaine d'années.

— T'as pris ta décision quand ? testa Eva avec un sourire.

Christine décela l'arrière pensée d'Eva et répondit avec franchise :

— Okay, je voulais, dès le début partir avec vous. J'avais compris que vous alliez sûrement vous balader un peu partout.

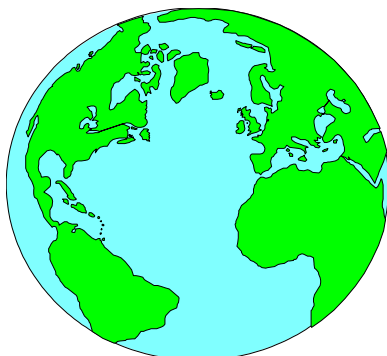
Oui, je l'avoue, je vous ai abordé par intérêt, mais je vous jure que ma demande maintenant est, elle, sincère. J'ai appris à vous connaître un peu durant ces quelques heures et je vous apprécie vraiment. Christine semblait sincère, son attitude respirait l'honnêteté. Mais, Jean, avait besoin de certitudes, il ne voulait pas prendre le risque, même si cela paraissait improbable, qu'il regrette sa décision. C'est pourquoi, il n'hésita pas un instant. Il prit la main de la jeune fille, le plus naturellement qu'il put, afin de connaître ses réelles pensées. Cette dernière ne fut pas apparemment surprise, tant son désir d'intégrer la troupe lui tenait à cœur. Et c'est en ces termes que Jean lui dit :

— Christine, Eva et moi sommes d'accord pour que tu viennes avec nous. C'était l'objet de notre discussion tout à l'heure, on avait deviné ton désir de voyager. Je ne connais Eva que depuis hier et toi que depuis quelques heures à peine, alors, je tiens à être franc. Nous ne nous connaissons pas encore suffisamment, cela veut donc dire qu'il n'y aura pas que des bons moments. Il faut donc que, tous trois, en soyons bien conscients...

— Totalement d'accord, termina Eva. Et toi, Christine, qu'en dis-tu ?

— Ben moi, je vois deux personnes censées et ça ne fait que renforcer mon envie de vous rejoindre !

D'un point de vue extérieur, on aurait peut être souri à l'écoute de ces bonnes paroles formulées avec candeur. Mais ces évidences devaient être dites car, pour construire quoi que ce soit, et surtout en amitié, il faut commencer par le commencement et ne pas brûler les étapes. « Ça va mieux en le disant » dit-on. Bel adage n'est-ce -pas ?



### ▪ CHAPITRE 3

Le lendemain, nos trois voyageurs bien décidés, s'en allèrent en fin de matinée. Ils n'avaient toujours pas d'objectif, ils se baladaient, faisant confiance au hasard... et à leur bonne étoile. Il avait été décidé qu'ils feraient de l'auto-stop. Non pas par mesure d'économie, mais plutôt pour ajouter un peu d'aventure et de piment à leur équipée. La chance était au rendez-vous. Ils ne patientèrent qu'une dizaine de minutes tout au plus, quand une vieille deux chevaux verte s'arrêta à leur hauteur tout en émettant un sifflement aigu. La jeune conductrice brune, qui pouvait avoir une vingtaine d'année, s'adressa à l'ensemble du groupe tout en arborant un large sourire sympathique :

- Bonjour la jeunesse ! Où allez vous donc ? Je peux peut être vous emmener ?
- Ben, pour être honnête, ça dépend beaucoup de toi, répondit Jean avec la même gaieté.
- Ah ? bon, eh bien je vous laisse choisir entre... disons... Moscou... La Grèce ou Los Angelès...
- Je voudrais pas faire la fine bouche, dit Eva qui entraînait avec plaisir dans la discussion prometteuse, mais moi, j'aurais une préférence pour Tahiti... Tu crois qu'on pourrait y faire un saut ?
- Voyons voir... si je fais le plein... et si on a le vent dans le dos, je pense que ma 'titine' pourrait nous y emmener.

Titine devait manifestement être le prénom de la vieille automobile légendaire. Certes, on pouvait trouver cette façon de personnifier la machine un peu originale, voire déroutante, mais cela collait bien avec le personnage, habillé à la mode hippie. Christine, pour ne pas être en reste, ajouta son commentaire, non sans un plaisir qu'elle avait beaucoup de mal à dissimuler :

- Ouais, ouais, c'est bien beau la parlote mais, vous savez, la nuit tombe vite dans les parages, alors je propose de faire les présentations avant qu'on ne se voie plus ...

Cette rencontre, qui démarrait fort bien, semblait être le début de quelque chose d'important. C'est en tout cas ce que pensait Jean, qui regardait la scène tel un cinéaste venant d'être touché par la grâce. Cette impression que rien n'était dû au hasard, se manifestait une fois de plus et de façon plus précise. Jean était troublé, il avait le sentiment qu'un petit Lutin s'amusaient beaucoup et faisait en sorte qu'il rencontre les bonnes personnes, au bon moment. Sortant de sa rêverie, il reprit la parole et fit donc les présentations, puis s'adressa à la conductrice :

- Voilà, tu connais toute la troupe maintenant, et toi, quel est ton prénom ?
- Je m'appelle Andréa, répondit-elle en souriant.
- C'est joli comme prénom commenta Eva, admirative. C'est gentil à toi de t'être arrêtée, poursuivit-elle, nous avons entrepris un petit voyage et pour être sincère, nous n'avons pas de destination précise en tête...

Elle fit à ce moment là un clin d'œil à Jean, qui n'apprécia que modérément la plaisanterie et qui se mit à marmonner à voix basse. Il était évident que la signification de cet échange échappait à Andréa. Par contre, la complicité qui s'en dégageait était très chaleureuse. Cela ne fit que renforcer cette envie folle qui commençait à naître en elle depuis quelques instants, et qui lui murmurait l'idée de les accompagner. Elle ne fut pas longue à céder à son instinct, et, en guise de réponse elle regarda Eva et Jean et dit d'un ton humoristique :

- Ça tombe bien ! C'est là que je me rendais !
- Eh Bien, on en a de la chance de t'avoir rencontrée ! Termina Christine qui, décidément, aimait bien participer à cette discussion et... surtout avoir le dernier mot.

Jean monta alors à l'avant de la voiture, tandis qu'Eva et Christine s'installèrent bien évidemment à l'arrière. Ils étaient tous, il faut bien le dire, un peu à l'étroit. Certes, la deux chevaux avait quatre places. Mais, le volume du coffre, n'ayant manifestement pas été la préoccupation principale du bureau d'étude de la marque, les bagages avaient dû être répartis sur les passagers et étaient donc, par voie de conséquence, très... omniprésents. Quoiqu'il en soit, il en aurait fallu beaucoup plus pour décourager nos explorateurs intrépides... Les discussions allaient bon train. Deux binômes s'étaient naturellement formés à l'avant et à l'arrière du véhicule. Andréa était quelqu'un de très sûr d'elle. La décision qu'elle avait prise de suivre la troupe le démontrait. Certes, elle était, elle aussi, en vacances et avait donc du temps libre. Mais peu de gens ont une réactivité aux situations qui leur permette de s'adapter aussi vite sans prendre le temps de prendre du recul. Eva et Christine avaient tout de même, elles, réfléchi un peu, leur choix respectif n'avait pas été fait de façon impulsive.

Quoiqu'il en soit, Jean était intrigué par cette fille avec qui il se trouvait des points communs, le seul petit problème... c'est qu'il ne voyait pas lesquels. C'était, une fois de plus, une intuition et il avait envie de la *toucher* pour en savoir un peu plus. Mais, comme d'habitude, l'expression de la 'mama' lui revenait à l'esprit, le dissuadant aussitôt. Andréa sembla deviner ses préoccupations et lui dit au détour d'une phrase anodine, comme pour le surprendre :

- Je sais exactement à quoi tu penses !
- Hein ? Quoi ? répondit-il en sursautant.

La situation n'était-elle pas amusante ? Jean, qui depuis un bon nombre d'années entendait les pensées de ses compatriotes, venait pour la première fois de se faire surprendre. L'effet de surprise avait été maximum, et manifestement l'émettrice de la phrase dévastatrice était aux anges.

La sueur froide passée, Jean demanda alors, inquiet :

- Que veux tu dire par là exactement ?
- Simplement que je t'intrigue depuis toute à l'heure, et que tu te poses beaucoup de questions, n'est-ce- pas ?

— Oui, c'est pas faux, répondit-il agacé, mais soulagé de se rendre compte qu'elle n'avait pas réellement percé son secret.  
— Je peux te dire aussi que tu as un don unique...

La phrase fit l'effet d'une douche froide. Jean était paralysé. Comment cette inconnue l'avait-elle démasqué aussi vite ? Il pensait, il y a quelques instants encore, que l'alerte était passée, ce n'était manifestement pas le cas. Il s'assura, discrètement, que ses deux amies à l'arrière du véhicule n'avait pas entendu ou fait attention aux propos d'Andréa et dit presque en chuchotant :

— On ne pourrait pas en reparler un peu plus tard ? Tu sais, c'est quelque chose de très personnel, si tu vois ce que je veux dire.

— Pas de problème, Jean, je comprends...

A ce moment précis elle donna un coup de volant brusque qui fit chavirer la vieille voiture qui s'engouffra dans une petite ruelle donnant sur une impasse. Elle se gara et annonça à la troupe :

— Bon, je passe quelques minutes chez moi pour prendre quelques affaires. Vous m'attendez ou vous voulez entrer ?

— Non, ce ne sera pas la peine répondit Eva au nom de la troupe. Ne te presse pas, on a le temps.

— Okay, parfait...Au fait, dites moi, avez vous une place pour moi dans l'une de vos tentes ?

— Voyons voir, réfléchit Jean à voix haute. J'ai ma canadienne, mais, comme vous avez dû vous en rendre compte je suis un garçon, et puis je ronfle dit-il d'un air amusé. Eva, n'a qu'une place dans la sienne, mais il me semble que toi, Christine tu as une deux places, non ?

— C'est ça ! Tu es observateur, toi ! Répondit-elle, stupéfaite.

En fait, Jean avait entendu accidentellement quelques-unes de ses pensées et, parmi celles-ci, il était question d'une tente toute neuve qu'elle était fière d'emporter...Il venait de faire une grosse gaffe, une très grosse gaffe. A priori, elle était passée 'presque' inaperçue. Presque, car Andréa avait, bien entendu, compris la subtilité, son sourire discret en témoignait. A part cela, ses deux amies n'avaient pas pu, bien entendu, réaliser l'étrangeté de la situation. Personne, n'aurait pu penser, spontanément, à cette explication.

— Parfait ! Se dépêcha d'enchaîner Andréa pour faire diversion.

Elle s'éloigna d'un pas hâtif et Jean en profita pour se retourner vers Eva et Christine en leur disant :

— Le voyage s'annonce bien, non ? Dit-il en s'efforçant de sourire et en faisant comme si ce n'était, que grâce à lui, que ce début de voyage était une réussite.

— Ouais, répondit Eva en riant de bon cœur, mais lors de la dernière tournée des Rolling Stones, il y avait quand même un peu plus d'action.

— Je suis tout à fait d'accord enchaîna Christine, toujours aussi ravie de participer aux conversations humoristiques. D'ailleurs il paraît que le groupe a hésité avant de passer dans la région, car ils avaient peur de perdre leur punch en te voyant...

— C'est de l'humour ça ? se défendit l'agressé. D'abord vous n'y connaissez rien en musique, et ensuite, ils ne sont jamais passés dans le département, enfin je crois, maugréa t-il.

— Que tu dis ! relança Eva. Ils avaient pris soin de ne coller aucune affiche dans ta bourgade et avaient interdit la vente des places dans un rayon de cent kilomètres...

Cet échange bon enfant aurait pu durer encore longtemps, tant les parties en présence avaient envie d'avoir le dernier mot, mais le retour d'Andréa sonna la trêve.

— On peut y aller ! J'ai tout ce qu'il me faut ! dit-elle en chantonnant.

— Okay. Alors ? On va où ? dit Jean en riant.

— Je propose de faire du camping sauvage, j'en ai toujours rêvé, dit Eva. Et là, c'est l'occasion ou jamais, nous sommes quatre. Ça limite le danger, non ? Qu'en pensez-vous ?

— Je suis partante ! dit aussitôt Andréa.

— Okay, c'est bon pour moi aussi, ajouta Christine.

A ce moment précis, tous les regards convergèrent vers Jean qui sentit une certaine pression. Il se rendait compte que sa totale adhésion était indispensable. Non pas parce qu'il était perçu comme le meneur du groupe, mais parce qu'il avait été l'initiateur de cette balade et il était naturel qu'il ait en toute circonstance (ou le plus souvent...) le dernier mot.

Il fit durer une poignée de secondes interminables le suspense et dit tranquillement :

— Hum, je crois que je vais me laisser tenter...Je n'ai rien prévu d'autre pour cette soirée...mais il y a une condition.

Trois paires d'yeux ronds le fixèrent intensément attendant de connaître l'exigence du maître. Il reprit alors, savourant le fait qu'il soit le point de mire de ce moment privilégié et dit soudainement en éclatant de rire :

— Je serai d'accord seulement, et seulement si, Eva et Christine avouent qu'elles n'y connaissent absolument rien en musique !!! Les deux personnes concernées se ruèrent simultanément sur Jean et le firent tomber à la renverse, tout en le chatouillant et le décoiffant. Andréa ne résista pas longtemps à la tentation de participer à ce témoignage de sympathie et rejoignit ses deux consœurs...

La récréation terminée (et quelques jurons plus tard), nos quatre explorateurs reprirent la route, à la recherche du territoire qu'ils allaient coloniser pour la nuit. Ils prirent la direction d'Aigues-Mortes et trouvèrent sur la route un petit coin sympathique, pas très loin d'une aire de stationnement. La corvée du montage des tentes terminée, Eva et Christine décidèrent d'aller explorer les environs pour se dégourdir les jambes. Jean profita de leur absence pour aborder le sujet tabou. Il demanda alors à Andréa, le plus naturellement qu'il put :

— Dis-moi, comment sais-tu que je possède un don ?

Andréa ne put s'empêcher de sourire et lui répondit :

- Dans ma famille, on est voyante de mère en fille et on m'a annoncé que j'allais rencontrer ces temps-ci un homme qui avait un don unique...
- Ah ?...Euh...je dois avouer que je suis vraiment étonné. Que sais-tu au juste sur mon don ?
- En fait, je ne savais pas du tout en quoi il consistait. Je l'ai compris toute à l'heure, quand tu as gaffé...
- Ouais, là j'ai fait fort. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu de moment d'inattention, et j'ai eu très peur, tu peux me croire.
- Dis-moi alors, si j'ai bien deviné, tu peux lire dans les pensées des gens ? C'est ça, non ? Comment t'y prends-tu ?
- C'est au moment où je touche une personne, que j'entends les pensées qui lui traversent l'esprit.
- Ah ? Très intéressant...et si tu touches quelqu'un à travers un vêtement par exemple, est ce que ça marche ?
- Non ça ne fonctionne pas du tout, je n'entends absolument rien, répondit-il
- Okay, prends ma main s'il te plaît, je voudrais vérifier quelque chose.

Jean marqua une hésitation. Il ne savait pas quoi faire. C'était la première fois qu'on lui demandait cela, et c'était bien la seule éventualité à laquelle il n'avait pas pensé ! Il décida d'arrêter de réfléchir dans le vide et pris la main de la jeune fille. Et là, ce fut la grande surprise : RIEN.

Rien, aucune pensée, même fugace : le vide. Jean en resta bouche bée, au grand ravissement d'Andréa qui n'essaya pas de cacher le fait qu'elle ne soit absolument pas étonnée. Elle rompit le silence et le rassura :

— Ne t'inquiète pas, c'est normal, personne n'a jamais réussi à sonder l'esprit d'une voyante. C'est comme ça, c'est tout. C'est comme ça, c'est tout...Elle en avait de bonnes ! Son existence venait de complètement basculer et Jean se demandait s'il était en train de rêver dans son lit, ou si, tout bonnement, selon l'expression argotique consacrée, il n'avait pas 'pété les plombs'...

Son silence devait commencer à être pesant, car Andréa se sentit obligée de reprendre la parole pour restaurer ce dialogue si particulier.

— Jean ? Tu es là ? Tu m'entends ? Hein ?

Jean sortit de ses pensées, mais n'avait pas vraiment envie de bavarder. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait. Il fit un effort cependant. Andréa n'était en rien responsable directement de son trouble, mais, grâce à la découverte qu'elle lui avait permise de faire, il commençait *enfin* à avancer dans la connaissance de son Don.

— Euh...excuse moi Andréa, je réfléchissais. Tu sais, je cherche à expliquer depuis de nombreuses années pourquoi j'ai ce don si particulier. Au début je me suis amusé, je faisais des farces, j'inventais des numéros de télépathie dans les soirées et les anniversaires, sans oublier les réveillons et les jours de l'an. J'ai attiré la sympathie de beaucoup de gens, mais à force ce petit passe temps a tourné au cauchemar. Un beau matin je me suis demandé si je n'étais pas un monstre, un accident de Dame Nature et cette question m'a obsédé pendant de longues années. Et puis, il y a quelques jours, je me suis demandé que faire de ma vie, à quoi pouvait servir ma particularité. Je voulais arrêter de jouer, je voulais rendre service, aider mon prochain. Et puis, il y a une autre question que je me pose maintenant : « Est ce que je suis la seule personne à avoir cette particularité dans ce monde ? »

A nouveau un grand silence s'installa. Andréa ressentait le trouble de Jean. Elle n'avait plus envie de rire. Elle réalisait que ce devait être un gros fardeau que de devoir assumer quotidiennement cette différence. Elle, qui trouvait toujours les phrases de circonstance au bon moment, ne réussit pas, pour une fois, à formuler de mots justes pour exprimer son soutien sincère. Le silence se prolongea donc, pendant de très longues minutes, jusqu'au retour d'Eva et Christine.

— Ouahhh ! Ça fait du bien de respirer un air frais, dit Eva.

— Ouais, d'autant plus que le coin est super, rajouta Christine, radieuse.

N'ayant pas eu de réponses significatives, les deux arrivantes prirent alors l'initiative de préparer le repas du midi alors qu'il était, déjà, quinze heures passées. Ce dernier fut très rapidement expédié, ou plutôt devrait on dire le 'lunch'. Personne n'avait eu le courage de préparer quoi que ce soit de chaud, l'équipement adéquat étant encore dans une zone non déterminée...Jean n'avait pas émis un mot de tout le repas et il se sentait de plus en plus mal. Toutes ces années de silence et de dissimulation étaient en train de le submerger et il ne trouvait plus la force de faire face. De temps en temps, Andréa le regardait furtivement à la recherche du moindre signe positif, qui ne vint pas. Eva et Christine, qui avaient continué à échanger des propos divers, ne s'étaient pas vraiment rendu compte du malaise ambiant. Mais au bout d'un certain temps, elles ne purent faire autrement que de constater qu'il y avait un problème. Jean se leva brusquement alors, et, tout en les fixant, prit la parole. Son visage était livide, ses mains tremblaient légèrement, et sa démarche était hésitante.

— Hum..., euh..., voilà, j'aimerais vous parler de quelque chose d'important, que j'ai besoin de partager avec vous, comme je l'ai fait, toute à l'heure, avec Andréa...Je pense que c'est le bon moment.

Jean prit une longue respiration et raconta ce qu'avaient été ces années de silence, de repli sur soi et les sacrifices qu'il avait dû faire pour ne pas éveiller les soupçons dans son entourage. Certaines phrases étaient dures à dire, mais étaient ô combien libératrices. Il n'y avait, semblait-il, pas de hasard. Il avait l'impression que ses trois nouvelles amies avaient croisé sa route afin de lui permettre de parler, de se confier. Il avait besoin de partager son secret. Il l'avait enfin fait. Il attendait maintenant, avec intérêt et peur tout à la fois, d'entendre les réactions de ces personnes qu'il ne connaissait pas il y a encore si peu de temps. Ce fut Eva qui prit naturellement et de façon évidente la parole, à partir du moment où c'était elle qui le connaissait depuis le plus longtemps.

— Ecoute Jean, je ne sais pas ce qu'il en est pour les autres, mais, pour ma part, et dès le départ, j'avais senti que tu étais mal dans ta peau, que quelque chose d'important te tracassait et que ce voyage était d'une importance vitale pour toi. Lorsque je t'ai rencontré j'ai senti immédiatement le besoin et l'envie de t'accompagner, c'était une évidence pour moi. C'était la première fois de ma courte vie que je prenais une décision aussi importante et aussi rapide, mais j'étais sûre d'une chose, c'est que je ne la regretterais pas. Tu inspires le respect et la confiance, cette maturité que tu as acquise par la force des choses et par celle de ton Don, t'a rendu plus fort. Je pense que le fait de t'être adressé à nous, aujourd'hui, ne doit pas être perçu comme une faiblesse, mais comme un aboutissement.

Elle se tourna alors vers Christine et Andréa comme pour leur demander leur adhésion et attendit.

Christine en profita alors pour prendre la parole et s'adressa directement à Jean, avec une gêne qui était manifeste, et dit alors timidement :

— Quand on s'est rencontrés dans le bus à la gare, je t'avais auparavant beaucoup observé. J'avais l'impression que tu n'étais pas à ta place. Je veux dire par là qu'Eva respirait la décontraction et la bonne humeur, tandis que toi, on avait l'impression que c'était la première fois de ta vie que tu voyais du monde; Tu avais l'air si inquiet. Tu regardais tout et tout le monde à la fois. Tu étais très curieux et attentif à tout ce qui se passait autour de toi, d'ailleurs tu n'as pas été très long à me repérer. Je t'ai remarqué tout de suite dans la foule, tant ton attitude détonnait. Maintenant que tu as révélé ton secret, en quoi il compliquait chaque minute de ton existence, et surtout, les conséquences qui en découlaient, je comprends mieux pourquoi il se dégageait autant de méfiance de ta personne quand tu m'as adressé la parole la première fois. Et puis, je comprends mieux aussi maintenant comment tu as su que j'avais pris ma nouvelle tente dont je ne t'avais pas encore parlée...

Elle s'arrêta à ce moment précis, pensant sans doute qu'elle avait peut être un peu trop monopolisé le temps, et se tourna vers Andréa. Celle-ci eut l'air ravi de prendre le relais et d'un ton très assuré expliqua :

— Je suis persuadée que, tous les quatre, nous ne pouvions faire autrement que de nous rencontrer. Comme je l'ai déjà dit à Jean, dans notre famille nous sommes voyantes de mère en fille. Cette rencontre particulière m'a été annoncée il y a déjà quelques années et je dois dire que je l'attendais avec impatience. J'ai été à la fois ravie et soulagée quand l'on s'est rencontré enfin ce matin. Je suis sûre que ce voyage va être riche d'enseignements pour chacun de nous...

Elle marqua un temps de pose afin de s'assurer que ses propos avaient bien été compris, puis, elle poursuivit :

— J'ai bien conscience que mes propos puissent paraître peu ordinaires, mais j'insiste, vous ne rêvez pas. D'ailleurs pour vous en convaincre, il suffit de prendre un peu de recul sur notre situation. Il y a encore peu de temps nous vaquions à nos occupations diverses, nous avions notre vie, et, en l'espace de quelques heures nous nous sommes retrouvés, tous ensemble, sans vraiment nous poser beaucoup de questions, comme si cela faisait des années que nous nous connaissions...

Les propos d'Andréa avaient fait mouche, ils sonnaient comme une évidence. On pouvait voir sur chaque visage le signe d'une intense réflexion. Jean se rendait compte, qu'effectivement, tout s'était enchaîné très vite, alors qu'il n'était pas dans ses habitudes de faire des projets et le premier qui lui était venu à l'esprit s'était imposé comme une évidence, tout naturellement. D'ailleurs, il ne se souvenait pas vraiment ce qui avait déclenché réellement cette initiative. Certes il avait eu la séparation avec Sandrine, mais ce n'était sûrement pas la seule raison. Remettant cette réflexion à plus tard, il rompit le silence et dit :

— Je vous remercie de m'avoir écouté et surtout de m'avoir compris, ce voyage est très important pour moi, je vais donc le poursuivre. Mais, si l'une d'entre vous ne voulait pas le poursuivre, je le comprendrais. Je devine que ce ne serait pas très évident pour vous de vivre avec une personne, qui pourrait très facilement lire vos pensées. On a tous un jardin secret et on veut tous le préserver à n'importe quel prix. Bien sûr, je pourrais faire attention de ne pas vous toucher, mais je ne pourrais vous le garantir surtout en faisant du camping, on sera les uns sur les autres tout le temps...

Jean s'arrêta là, il n'avait plus envie de parler, il avait l'impression d'avoir été soulant avec sa longue tirade. Andréa prit alors le relais :

— Moi, pour ma part je reste. J'ai trop attendu cette rencontre pour rentrer maintenant chez moi. C'est vrai que le fait que je sois voyante me met à l'abri du don de Jean, qui ne pourra jamais lire mes pensées. Mais, sachez, que même si cela n'avait pas été le cas, je serais restée quand même. J'espère que vous me croyez.

Elle se tourna alors vers ses deux compatriotes, attendant de leur part une décision ou tout au moins une réaction. Le suspens était à son comble.

Eva se rapprocha de Jean et lui dit spontanément avec un large sourire :

— Franchement, ça me gêne beaucoup que tu puisses lire les pensées, mais je te fais confiance, je sais que tu es quelqu'un de discret et que tu n'es pas le genre à parler à tort et à travers. De plus, je pense comme Andréa qu'on devait se rencontrer. C'est vrai, je me sens si bien avec vous tous, j'ai l'impression que l'on se connaît depuis des années... C'est décidé : je continue la balade !

Christine semblait hésitante, elle réfléchit un long moment puis se décida à la grande satisfaction de tout le monde à parler.

— Voilà, je ne voudrais pas gâcher cette ambiance agréable, mais sincèrement, j'hésite. J'ai peur, ça me rend nerveuse de savoir que Jean, même si c'est par hasard, puisse savoir ce que je pense. Ne m'en voulez pas, mais cette situation me paraît si irréaliste, si anormale, si...dérangeante. Je ne sais vraiment pas quoi faire...

— Ecoute, dit alors Jean, fais ce que tu penses être le mieux. J'ai été très heureux de te rencontrer et te connaître. Je te remercie pour ta franchise et...j'espère qu'on se reverra.

— Ah ?...euh...oui bien sûr...dis moi Andréa, pourras-tu me déposer au prochain arrêt d'autocar ?

— Pas de problème, je te déposerai demain matin...car tu restes cette nuit avec nous n'est-ce-pas ?

— Oh oui, je ne veux surtout pas vous quitter comme cela, dit-elle avec une voix légèrement voilée.

A ce moment précis, Jean se sentit très proche de Christine et comprit qu'elle partait un peu à contrecœur. Il s'approcha d'elle et lui fit un petit bisou très tendre sur une joue, qui eut pour effet de faire rougir l'intéressée, sans qu'on sache vraiment si cela était dû à la marque d'affection qui venait de lui être prodiguée ou aux pensées dont le garçon avait dû prendre connaissance. Ce dernier, du reste, et comme à son habitude, resta très discret sur le sujet...

La soirée se termina sans histoire mais avec un parfum d'amertume. Le lendemain, tout le monde se leva en même temps vers les huit heures. C'était amusant, aucun réveil, aucune montre n'avaient été programmés pourtant, cela s'était produit 'comme ça'. La cohésion du groupe semblait totale et indestructible. Christine ne dit pas grand chose, le malaise de la veille ne semblait pas vouloir se dissiper et personne ne tint à aborder le sujet de son départ. Ils grimpèrent tous dans le véhicule après avoir rangé les tentes en un temps record...mais il n'est pas sûr qu'elles soient un jour réutilisables vu de la manière

dont les ‘experts’ avaient œuvré... Il n’y avait quasiment personne sur la route et le paysage était un peu monotone. A la sortie d’un virage, apparut un arrêt d’autocar, Andréa ne faillit pas le voir car manifestement perdue dans ses pensées. Ce fut Jean qui attira son attention en essayant de plaisanter :

— Oh la, tempérez votre Porsche mademoiselle, il y a un arrêt juste là, sous votre nez, à votre droite !

— Ah oui, t’as raison, je vais me garer répondit-elle avec agacement.

Le véhicule de la marque aux chevrons s’immobilisa, non sans émettre l’habituel sifflement strident. Christine ouvrit la porte arrière droite, descendit, et se dirigea vers le coffre. Jean la suivit immédiatement, comme s’il voulait l’empêcher de partir, mais ne dit pas un seul mot. Andréa et Eva n’avaient pas bougé, l’atmosphère était devenue lourde tout à coup.

Alors Christine, tout en ouvrant le coffre se mit tout à coup à pleurer en disant à Jean :

— Je ne peux pas, je tiens trop à vous..., je ne peux vraiment pas vous quitter.

L’énoncé de ses paroles tant espérées rompit instantanément l’immobilisme de ses deux homologues féminins qui se ruèrent vers Christine et là serrèrent très fort dans leurs bras. Jean était resté là, bouche bée avec des larmes chaudes qui commençaient à dégouliner sur ses joues. Il ne préférerait pas, entrer en contact avec la revenante pour des raisons évidentes. Il préférerait savourer de là où il était la bonne nouvelle. Les effusions terminées, le voyage reprit alors son cours avec un optimisme triomphant que rien ne semblait pouvoir entamer. Jean était pensif, depuis le début de cette balade, à chaque fois que l’image de Sandrine lui venait à l’esprit, il s’était empressé de la chasser car sa peine était immense. Aujourd’hui, la scène émouvante à laquelle il avait assisté avait réveillé son trouble. Elle lui manquait terriblement et rien à son goût ne serait capable de la remplacer. Il avait envie de l’appeler et tout lui dire. Mais il se demandait quelle serait sa réaction en apprenant son si pesant secret. Il se sentait perdu et très seul. C’est vrai, toute personne ayant été amoureuse, a toujours cette impression que sa peine ne pourra jamais se tarir, que l’être aimé, était LA personne de sa vie. Mais, au risque de paraître sans originalité ou vieux jeu, il pensait sincèrement que Sandrine était la personne tant espérée.

Andréa, décidément très observatrice et attentive, remarqua le malaise de Jean et ne put s’empêcher de lui adresser la parole, elle le fit avec une voix beaucoup plus douce qu’à son habitude, à la limite du chuchotement :

— Jean... ? Ça va ... ? Tu me sembles très triste... Tu veux qu’on en parle... ?

— C’est gentil à toi, Andréa, mais je n’y tiens pas. Tu sais, ça concerne la copine avec qui j’ai rompu et pour l’instant c’est un sujet trop délicat pour moi... peut-être plus tard...

— Okay, surtout n’hésite pas. J’aurai toujours une oreille disponible pour toi.

Cette aventure s’annonçait décidément très prometteuse. Nos quatre voyageurs allaient, il ne fallait pas en douter, vivre des moments enrichissants et mémorables. Comme quoi, il n’est pas forcément besoin de partir très loin de chez soi pour rencontrer le dépaysement et l’inconnu. Nous sommes, chacun d’entre nous, une petite île débordant de trésors inestimables comme la bonté, la gentillesse, la compréhension et la tolérance. Il ne suffit parfois de pas grand chose pour que l’on se donne la peine de les percevoir et d’en faire profiter son prochain...



#### ■ [CHAPITRE 4](#)

Nîmes fût la destination suivante. Cette ville avait été choisie plus en raison de sa renommée régionale, que par réelle envie.

Nos voyageurs n’avaient décidément pas d’inspiration, mais était ce vraiment important ? Il était évident qu’ils avaient un réel plaisir à être ensemble et pourvu que le voyage ne s’arrête pas, ils pouvaient aller n’importe où.

Ils s’arrêtèrent à une terrasse de café où les jus de fruits eurent beaucoup de succès, seul Jean ne commanda pas. Il se leva et s’excusa en expliquant qu’il devait téléphoner. Il venait de décider d’appeler Sandrine, il en ressentait le besoin. Il avait l’impression que tant qu’il ne lui parlerait pas, il ne pourrait pas poursuivre son voyage. Il trouva rapidement une cabine, son cœur commençait à battre de plus en plus fort. Il y entra, et chercha dans sa mémoire pendant une longue minute le numéro à composer tant il était troublé. Il tapota finalement sur le clavier numérique, non sans se tromper plusieurs fois, car sa main

semblait refuser de lui obéir, ce qui se manifestait par des tremblements difficilement contrôlables. Il approcha l'écouteur de son oreille droite, et attendit les habituelles sonneries caractéristiques. Ces dernières ne furent, bien sûr, pas longues à résonner, mais personne ne décrochait, et surtout, ce qui étonnait Jean c'est que le répondeur ne se déclenchait pas. Sandrine n'oubliait jamais de mettre en service sa 'boîte magique', comme elle l'appelait, avant de quitter son domicile. Jean allait raccrocher, quand quelqu'un décrocha et une voix monocorde se manifesta : < Oui...allô ?>.

&

C'était Sandrine. Jean avait eu beaucoup de mal à reconnaître sa voix, tant elle était dépersonnalisée et anonyme, triste serait à vrai dire le mot le plus juste. Jean n'arrivait pas à répondre, il commençait à regretter d'avoir appelé. A ce moment précis, il aurait aimé être n'importe où sur cette planète plutôt que dans cette cabine en plein soleil. Finalement, il eut un court moment de bravoure et prononça un original 'bonjour'. La réponse ne se fit pas attendre, elle fût à la hauteur de ce que pouvait attendre une personne mettant une plombe à répondre tout en ne se présentant pas... :

— Okay, monsieur, maintenant que vous avez retrouvé votre langue, quel est le motif de votre appel ?

Sandrine n'avait pas perdu cette célèbre répartie qui était le fondement de son caractère, et qui, dans d'autres conditions lui donnait un charme irrésistible. Elle ne l'avait pas reconnu. Jean fit donc une seconde tentative un peu plus...inspirée.

— Bonjour Sandrine, c'est moi...Jean.

— (...)

Ce coup-ci, c'était l'interlocutrice qui avait perdu sa langue. Ce qui était fort étonnant, car, cette dernière n'avait pas pour réputation de se décontenancer facilement. Elle reprit tout de même ses esprits en un temps beaucoup plus rapide...que le précédant orateur, et dit d'une voix inquiète et hésitante :

— C'est vraiment toi, Jean ? Je suis heureuse de t'entendre. Ton dernier message sur mon répondeur m'a mis mal à l'aise.

— Ah ? Je peux te dire que ce n'était pas le but recherché, je tenais à te prévenir que je partais, et vu que l'on s'était séparés, je n'ai pas osé venir te voir...

— Oui, c'est vrai, je comprends. Mais, j'ai besoin de savoir, tu es parti à cause de notre rupture ? Dis le moi franchement, s'il te plaît !

☐ Pour être sincère c'est beaucoup plus compliqué que cela, je serais quoi qu'il arrive parti, à un moment ou à un autre, même si on ne s'était pas séparés.

Jean ne trouva pas le courage d'expliquer les motifs profonds de son départ. Il venait de réaliser qu'il ne pouvait aborder ce sujet, comme ça, au téléphone. Il renonça donc, mais se promit de trouver une autre façon ou un autre moment pour le faire. Sandrine connaissait bien son ex petit ami, et comprit qu'il n'en dirait pas plus pour cette fois, qu'insister ne servirait à rien. Elle se contenta donc de la réponse, déjà très heureuse d'avoir de ses nouvelles. Elle dit alors, avec une intonation tout à coup très sérieuse :

— Tu sais, je pense qu'on a bien fait de se séparer car quelque chose ne tournait pas rond entre nous. Et, à dire vrai, je ne sais toujours pas quoi. Tout ce que je peux dire c'est que tu...tu me manques...

Et voilà, LA phrase avait été prononcée. C'était la phrase qu'espérait et redoutait tout à la fois Jean. Maintenant il était perdu, désarmé, complètement désorienté, et, il faut le dire, pendant quelques secondes il eût envie impulsivement d'arrêter ce voyage et de rentrer chez lui pour revoir la personne dont il était, bien sûr, toujours amoureux. Mais il n'en fit rien.

Il n'en fit rien, car sa quête de la vérité et de la connaissance était beaucoup trop importante. Il savait que, s'il n'allait pas au bout de cette exploration, son existence lui semblerait alors triste et sans consistance. Son âme avait besoin de réponses pour trouver enfin le repos.

— Tu sais, Sandrine ça m'a fait réellement plaisir de t'entendre. Tu me manques aussi beaucoup et je comprends pourquoi tu en étais arrivée à souhaiter notre séparation. De mon côté, mais un peu plus tard, il faudra que je t'explique certaines choses, mais pas au téléphone, plutôt lorsque je rentrerai.

Il l'embrassa bien fort et lui promit de la rappeler dès que possible. Il rejoignit le groupe le cœur plus léger et serein. En le voyant arriver Eva s'exclama :

— Eh ben, tu devrais téléphoner plus souvent, t'as vraiment meilleure mine que tout à l'heure !

— Ça va, ça va mademoiselle, arrêtez votre ironie tenta t-il de répondre.

Mais ce fut sans compter sans les renforts, car déjà, Christine, renchérit en riant de bon cœur et en disant :

— Ouais, et que même t'as l'air plus intelligent !

Jean n'eut pas le loisir de répondre car Andréa l'acheva, non sans une fierté non dissimulée, et observa :

— De toute façon, ce n'était vraiment pas dur d'améliorer le Q.I de Monsieur, qui, d'après mes informations, n'avait pas été mesurable, jusqu'ici, c'est vous dire...

Le persécuté déposa les armes. Il ne pouvait pas lutter contre trois sorcières en même temps. La pause rafraîchissement terminée, nos quatre explorateurs flânèrent dans les rues de la petite ville. Il y avait beaucoup de choses à voir. On approchait de midi et la chaleur estivale était très agréable, les commerçants étaient forts aimables et l'ambiance de cette journée ensoleillée était à la détente. Mais tout se compliqua lorsqu'ils croisèrent un groupe d'adolescents, qui manifestement n'allaient pas leur souhaiter la bienvenue. La montre d'Eva avait, une fois de plus, attiré l'attention. L'un des jeunes qui semblait être le meneur, ne s'embarrassa pas de politesses et lui demanda, sans aucune gêne, de la lui donner de but en blanc. Il faut dire que les cinq gaillards derrière lui, lui donnait une assurance qu'il n'aurait pas eue dans d'autres circonstances...Jean assista à la scène d'abord en tant que spectateur. L'expérience lui avait appris qu'il ne fallait pas réagir impulsivement dans ce genre de situation. Il examina avec attention les adversaires pour essayer de se rendre compte, *au feeling*, s'il y avait une menace sérieuse. Ces garçons ne paraissaient pas très méchants, individuellement parlant. Mais il était évident que leur meneur, n'abandonnerait pas des proies aussi intéressantes, d'autant plus que la rue était déserte. La solution du repli ne semblait pas être applicable, vu la différence des forces en présence. Durant sa réflexion, les trois jeunes filles, qui étaient apeurées, tentaient de résister en refusant d'obtempérer, se demandant d'ailleurs pourquoi 'l'Homme' de la troupe ne bougeait pas. C'est alors que Jean s'approcha rapidement de l'agresseur et, d'une façon totalement imprévisible, lui tendit la main avec beaucoup d'assurance, tout en lui lançant un bonjour sympathique. Cela eut pour effet de déclencher

la réponse conditionnée, elle prévisible, d'une politesse identique. Et, LA, la partie était gagnée, Jean ne lui lâcha plus la main. Maintenant on pouvait discuter... La situation était en train de tourner. Les trois jeunes filles venaient de comprendre son geste et attendait avec intérêt la suite. Jean avait bien sûr très peur, mais il fit en sorte de ne pas le montrer. Il regarda fixement son adversaire, qui, il faut le dire, la surprise passée, se demandait quoi penser de ce dingue qui venait de lui donner le bonjour. Jean s'adressa alors à lui, avec un ton tout à la fois décontracté et ironique:

— Dis-moi, tu penses que tes potes seraient heureux d'apprendre que tu penses revendre cette montre...sans partager toute la somme ?

La phrase fit l'effet d'une bombe... En quelques petites secondes l'agresseur potentiel perdit toute son assurance et regarda ses comparses avec crainte. Il n'avait pas essayé de nier tant Jean avait d'aplomb. D'ailleurs il était trop occupé à se demander comment ce touriste de passage avait pu deviner ses intentions. Touriste qui continua le petit jeu, maintenant avec délectation évidente:

— Ah ? Tu as peur que Laurent apprenne que déjà, l'autre fois, t'avais réussi à vendre le scooter bleu beaucoup plus cher que tu ne l'avais dit ? Tu sais ce n'est pas bien du tout...

Jean aurait pu, bien sûr, se passer de ce genre de commentaire, mais une fois n'est pas coutume, et puis, il ne l'avait vraiment pas volé. Manifestement, le prénom cité correspondait à une personne de la bande, qui se manifesta tout de suite avec beaucoup d'agressivité. Il avait été tellement surpris d'apprendre cette vérité, qu'il ne s'était même pas demandé comment l'orateur en avait eu connaissance.

Il s'adressa à l'accusé en lui demandant des comptes. Jean ne put résister à la tentation et ajouta :

— C'est vrai que t'es dans de beaux draps. Je me demande s'il serait approprié de parler maintenant de cette fois où tu lui as fait croire que sa petite amie...euh...Corinne, je crois, avait passé la nuit chez...une copine, oui, c'est ça. Manifestement, elle a apprécié ta compagnie...Enfin, d'après toi...

Jean avait fait mouche, il avait déjà, bien sûr, lâché la main du condamné, quand cela avait commencé à chauffer. Nos quatre touristes n'étaient plus le centre d'intérêt de la bande, ils en profitèrent pour s'éloigner discrètement. De toute façon, le danger s'éloignait, et cela d'autant plus vite, que des passants arrivaient et auraient mis fin à l'incident.

Les trois jeunes filles étaient très admiratives, et ne tarissaient plus d'éloges pour leur héros, durant le retour vers la voiture. Ce dernier, comme à son habitude, fut très modeste sur sa performance théâtrale. Il dit avec sérieux :

— Ecoutez..., d'accord, si vous voulez, j'ai été très brillant, okay. Mais j'ai eu beaucoup de chance, je ne peux lire que les pensées qui traversent 'en direct' l'esprit de la personne. C'est lui-même qui m'a fourni la matière au fur et à mesure. Imaginez, il aurait été un peu plus sûr de lui, il aurait gardé son sang froid, et ne m'aurait pas laissé le loisir de le ridiculiser comme cela.

— Ah là là, tu réfléchis trop, ria Eva. Tu aurais sûrement trouvé autre chose, t'as de la ressource. En tout cas, ma jolie montre se fait trop remarquer. Faudra que je l'en procure une moins voyante. Bon, je ne sais pas vous, mais je suggère de quitter le secteur avant que les autres abrutis se réveillent et cherchent à nous retrouver.

— Tout à fait d'accord !! répondirent en cœur les deux consœurs.

— Okay, dit Jean en riant. On repart. Et surtout...ne me demandez pas où !

La peur était passée. Tout le monde était entier. C'était le principal. Jean était tout de même un peu fier de ce qu'il avait fait. Il n'avait jamais utilisé son don pour sauver des gens, et là, il avait l'impression de se 'rattraper', d'être enfin utile. Eva, elle, essayait de cacher sa gêne, cela faisait la deuxième fois que Jean intervenait pour elle. Elle se sentait redevable et cela ne lui était jamais arrivé de l'être envers quelqu'un, mis à part ses parents.

Christine avait eu une belle frousse et en frissonnait encore un peu. Elle avait pensé à ce moment là que le don de Jean ne servirait à rien. Elle s'était trompée, heureusement. Andréa avait été la plus passive de tous. Jean, à qui rien n'échappait, s'en était rendu compte et ne put retenir longtemps sa curiosité. Et, sur la route, lors d'une pause détente, il lui demanda une explication, en s'assurant au préalable que les deux autres filles n'étaient pas à portée de voix.

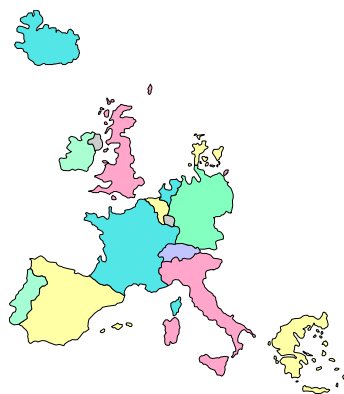
— Dis-moi Andréa. Tu ne semblais pas avoir peur que ça toute à l'heure. Tu pourrais éclairer ma lanterne ?

— Je me doutais bien que tu l'avais remarqué. J'attendais ta question. Ne m'en veux pas, mais je savais que, dans cette ville, il y aurait un petit souci. Mais je ne devais pas vous prévenir.

— Ah ? Et pourquoi je te prie ? Maugréa t-il, agacé.

— Parce que personne ne doit intervenir dans le cour des événements. Je savais que rien de grave ne se passerait. Je ne voulais pas prendre le risque de modifier ce qui était écrit. Car c'est une règle d'or dans ma famille. On sait ce que l'on change, mais on n'en connaît pas toujours les conséquences. Cela devait arriver. C'est mieux ainsi. Sais tu ce qu'est l'effet papillon? C'est le météorologue Edward Lorenz qui l'a mis en évidence. Un battement d'ailes de papillon à Paris peut provoquer quelques semaines plus tard une tempête à New-York...C'est pareil pour l'enchaînement des événements...

— L'explication se défendait, elle tenait debout et était emprunt de sagesse. C'est vrai, peut-être devaient-ils rencontrer ces six gaillards afin que la vérité soit dite, peut être qu'il fallait qu'ils vivent cet événement tous ensemble. Peut être...





Aucune autre ville ne fut visitée ce jour là. Ils avaient eu suffisamment d'émotions et préféraient retrouver les joies simples du camping sauvage. Cela était d'autant plus vrai, qu'ils s'arrêtèrent en fin d'après midi dans le premier petit coin traversé sans essayer pour une fois de discuter ou de chercher à trouver mieux. Ce qui était étonnant, par contre, c'est que les trois jeunes filles avaient changé de comportement. Autrement dit, elles se sentaient désormais, elles aussi, marginales et différentes par le fait qu'elles connaissaient ce secret, et surtout qu'elles en avaient vécu l'une des conséquences. Elles ne pouvaient et ne pourraient plus vivre, dès à présent, comme avant. Jean faisait partie de leur existence et il n'était plus possible de le quitter, de lui dire au-revoir comme ça, comme si de rien n'était. Un lien indestructible venait de naître. Ce soir là, le repas fut silencieux, personne ne songeait à plaisanter. Le climat n'était pourtant pas du tout tendu. Simple-ment, nos explorateurs avaient besoin de réfléchir. Jean préféra rompre ce silence et s'adressa à la troupe :

— Ecoutez, dites-moi sincèrement si mon secret n'est pas trop lourd à porter. J'ai l'impression que le fait d'avoir appelé à mon don lors de l'altercation, vous a fait beaucoup réfléchir, je me trompe ?

La question n'était pas, bien sûr, adressée à quelqu'un en particulier, c'est pourquoi Jean n'arrêtait pas de scruter chaque visage à la recherche d'une réaction, même minime. Ce fût Christine, une fois n'est pas coutume, qui répondit, mais par une autre question :

— Est-ce que le fait de nous révéler ton secret t'a aidé ?

— Euh... eh bien, depuis que je me suis confié à vous, je me sens un peu apaisé et je suis enfin vraiment sûr de ne pas être fou. Vous savez, quand vous êtes la seule personne à connaître un secret, au bout d'un certain temps, vous vous demandez s'il n'est pas le produit de votre imagination, et quand vous vous réveillez certains matins vous vous dites que vous avez sûrement rêvé. Vos réactions me prouvent que je suis bien dans la réalité. Quand j'étais plus jeune, il m'arrivait d'oublier, ou plutôt de ne plus penser à ma particularité. Je me rappelle une fois où, durant une quinzaine de jours j'ai vécu 'normalement', et puis, bien sûr, j'ai touché accidentellement quelqu'un et tout a resurgit. Si vous saviez comme ce moment a été déprimant pour moi... La réponse était on ne peut plus claire. Christine semblait satisfaite. Eva ajouta :

— Pour ma part, je dirai que, effectivement, j'ai réfléchi depuis l'altercation. La question qu'a posée Christine était judicieuse. Ta réponse a été instructive, mais surtout décisive. La gêne et la peur que je ressentais se sont maintenant envolées.

Andréa prit, bien sûr, elle aussi la parole et conclut :

— Moi, je ne peux pas dire que je suis gênée ou apeurée, mais, pour être sincère, j'ai été plutôt dérangée. Le fait que la voyance, qui est vécue comme un don pas ordinaire pour la plupart des gens, fasse partie de ma vie quotidienne, m'a rendu blasée pour beaucoup de choses. Mais, en ce qui te concerne, je suis déroutée. Quand je prédis quelque chose, ce n'est pas immédiatement concret et il m'arrive de me tromper, bien sûr. Je parle d'évènements futurs, ce qui fait que je suis détachée de ce que je dis, je les perçois comme très lointain, à la limite de la réalité, et puis surtout je ne vis pas ces évènements. Tandis que Toi, Chaque Seconde qui passe, tu peux toucher Eva ou Christine et immédiatement leur dire des choses vraies, indiscutables et vérifiables. On ne peut pas les prendre à la légère ou prendre ses distances, les aspects 'en direct' et instantanés de ton don sont tout simplement extraordinaires. Ce qui me rassure, c'est que Dieu, a eu la bonne idée, dans sa miséricorde, de donner cette possibilité à quelqu'un de sage. Imagine ce que pourrait en faire quelqu'un de mal intentionné...

Cette dernière évidence mit fin tout naturellement à la discussion. Jean avait bien sûr espéré ces paroles rassurantes. Il n'osait pas trop y croire, et maintenant que cela s'était produit, il avait envie de les embrasser, de leur manifester sa reconnaissance. Mais il n'en fit rien. Comme quoi on peut partager parfois des sentiments très personnels et intimes avec des personnes, mais paradoxalement certaines frontières affectives restent infranchissables.



## ▪ [CHAPITRE 5](#)

Cette nuit là Jean n'arrivait pas à s'endormir, trop de questions se bouscullaient dans sa tête. L'empoignade du milieu de journée n'en était nullement la cause. En fait, et cela pouvait paraître idiot, il se demandait tout simplement l'intérêt de continuer ce voyage. Car, aussi bizarre que cela puisse paraître, il avait l'impression d'avoir trouvé ce qu'il était venu chercher, le seul petit problème étant qu'il ne savait pas encore quoi! Vers une heure du matin il entendit dans son demi-sommeil des chuchotements à travers la toile de sa tente. C'était Andréa, qui s'invitait et qui avait manifestement quelque chose d'important à lui dire.

- Salut. Dit-elle. Je ne veux pas te déranger mais je dois te parler de quelque chose qui ne peut vraiment pas attendre.

Le ton était bizarre, on ne pouvait pas dire qu'il était inamical, mais produisait quand même une sensation de mal-être. Jean ne répondant pas, elle comprit tout naturellement qu'elle avait toute son attention. Elle poursuivit donc:

- Comme je te l'ai déjà dit, il m'a été annoncé que j'allais rencontrer un homme qui avait un don unique, dont je n'avais aucune idée...mais...

Il fit une pause comme si elle cherchait ses mots, et reprit:

– Ce que tu ne sais pas, c'est qu'il est écrit que j'allais devenir son guide spirituel...pour l'aider à développer certaines possibilités qu'il ne soupçonne même pas...

Jean, resta bouche bée, plus besoin de chercher maintenant pourquoi il avait cette sensation d'avoir trouvé ce qu'il cherchait: la réponse était tout simplement devant son nez depuis plusieurs heures: Andréa! Ne disant mot, cette dernière comprit qu'elle pouvait poursuivre et développa donc:

- Je ne sais pas encore comment je vais faire pour que tu prennes conscience de tes aptitudes, mais d'après la Prophétie, tu n'en es actuellement qu'aux balbutiements de tes possibilités. Tu vas découvrir des parties de toi que tu ne soupçonnes pas, le seul souci, c'est que pour l'instant, il serait judicieux de ne pas en parler aux filles, car on ne sait pas encore ce que l'on va trouver, qu'en penses-tu?
- Tu as parfaitement raison ! répondit Jean d'un seul souffle, ta révélation est trop importante pour la traiter à la légère, Faisons alors comme si de rien n'était...

La discussion s'interrompit tout naturellement là. Andréa repartit dormir dans sa tente, non sans souhaiter une bonne fin de nuit à Jean qui lui rendit la politesse et s'endormit...comme une masse.



Le lendemain toute la bande se leva un peu plus tard qu'à l'habitude et c'est en puisant dans les tréfonds de leurs motivations qu'ils parvinrent à prendre leur petit déjeuner vers...treize heures. Voyant que la mobilisation générale était au plus bas et que rien de particulier ne semblait arriver durant cette journée, c'est Christine qui prit les choses en main et annonça:

- Oyez braves gens, dit-elle non sans humour, je vous propose de partir à la découverte de ce qui me semble la personne la plus importante que nous connaissions, j'ai nommé: Monsieur Jean!

Tous, y compris l'intéressé, se regardèrent interloqués ne devinant manifestement pas où elle voulait en venir, elle dût donc développer sa pensée:

- Okay, écoutez, qui est ce qui nous lie et nous a rassemblés ici dans cette fantastique balade? C'est notre nouvel ami, non? Alors je vous propose de lui apporter notre aide, car ce voyage qu'il a entrepris a pour but, si j'ai bien saisi, de l'aider à se découvrir et à mieux vivre sa différence, non?

Eva, qu'on n'avait pas beaucoup entendue durant cette journée déjà bien avancée, enchaîna en prenant spontanément la parole:

- Oui, c'est vrai, maintenant qu'on connaît ton secret dit-elle en regardant droit dans les yeux l'objet du délit, on peut sûrement t'aider à le comprendre, qu'en penses-tu?

Heureux d'avoir (enfin) l'opportunité de parler, Jean prit une grande respiration et s'exprima en parlant lentement comme pour insister et donner plus de poids à ses mots et dit avec une grande simplicité:

- C'est bien que vous abordiez le sujet et je vous remercie de me proposer votre aide, mais, surtout, ne le prenez pas mal, je préfère, pour l'instant, la refuser.

Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il sait ménager le suspense le bougre; devait penser l'auditoire. Mais, de même que pour chaque objet il y a une place, pour chaque quête il y a un temps. L'effet de surprise passé, la petite troupe entreprit de démonter les tentes et de partir à la conquête d'un autre petit bout de terre. Titine chargée à bloc, ils prirent l'autoroute, sans avoir de but précis, c'était la condition de ce voyage original, mais toujours en s'éloignant un peu plus du Sud de la France.

La bonne humeur régnait maintenant dans le véhicule, la déconvenue était passée et le plaisir d'être ensemble était le plus important, d'autant que chacun avait plein de choses à raconter et à faire découvrir aux autres. Car même si un œil extérieur ne pouvait se rendre compte qu'ils ne se connaissaient que depuis très peu de temps, la réalité était bien là: ils étaient de parfaits étrangers les uns pour les autres. Au bout de deux heures de route ils approchaient de Manosque quand Andréa au milieu d'une phrase s'exclama soudainement:

- Oh là là, je papote mais je n'ai pas pensé à surveiller la jauge! Il faut vite qu'on trouve de l'essence, sinon on est bons pour pousser!
- Pas de soucis! répondit du tac au tac Jean très observateur, avec un demi-sourire. J'ai vu un panneau, il y a une aire pas loin d'ici avec une station service, je pense qu'on ne va pas tarder à la voir.
- Ouf !!!s'écrièrent en cœur Christine et Éva, voyant s'éloigner le spectre de l'effort titanesque en plein soleil.

Effectivement, Jean avait vu juste, le panneau indiquant l'aire équipée se montra. Et c'est avec un grand soulagement que tous aperçurent l'enseigne d'un pétrolier connu qui, pour le coup, était perçu comme un demi-dieu. Le plein étant vite fait, la voiture légendaire n'avait qu'un réservoir modeste. Le groupe alla manger un morceau à la petite cafétéria locale, qui à défaut de proposer une variété de plats, se rattrapait largement sur le choix des desserts. Ce qui était loin de déplaire à Andréa et Jean qui s'étaient découvert mutuellement cette gourmandise, lors des discussions dans la voiture. Ce qui devait être un repas sans histoire prit une tournure particulière quand Jean toucha, par inadvertance, le bras de l'employé qui débarrassait leur table très encombrée des fameuses sucreries. Et ce qu'il '*entendit*' avait de quoi couper l'appétit. Il était très triste, il pensait à son petit garçon de cinq ans et à sa femme et se demandait comment il allait leur annoncer qu'il venait d'apprendre que son contrat ne serait pas renouvelé et qu'il se terminait à la fin de son service dans une heure. Jean du coup regarda attentivement le jeune homme qui devait avoir la trentaine, dans les un mètre soixante dix, cheveux châtain, le teint très blanc, comme les personnes nées dans le nord de la France, et se demanda ce qu'il pouvait bien faire pour l'aider. Andréa perçu immédiatement son trouble et lui demanda discrètement dans le creux de l'oreille:

- Ça ne va pas? Tu as l'air très triste tout d'un coup.

Jean lui répondit aussi discrètement que possible en lui expliquant ce qui le troublait. Andréa lui répondit immédiatement:

– Ecoute, il faut que tu t'y fasses, tu ne peux pas aider toute la planète et tu ne peux pas t'inquiéter pour tout le monde. Crois-moi, si vraiment tu pouvais lui apporter une solution, elle se manifesterait, fais moi confiance. J'en sais encore peu sur toi et ton don, mais je suis sûre d'une chose: si tu peux aider quelqu'un, ça se fera naturellement tout seul. Un peu plus tard, et à contrecœur Jean se leva de table. Il n'avait rien oublié de cet événement et son esprit restait fixé dessus sans qu'il sache vraiment pourquoi. En se rapprochant de la voiture, distraité et dans ses pensées, il se cogna vivement à un piéton qui traversait l'aire. Sous le choc ce dernier tomba brutalement à la renverse sur l'asphalte. Jean, confus, lui tendit la main pour l'aider à se relever, tandis que les trois filles qui marchaient juste devant firent demi-tour pour venir rejoindre les deux hommes. Il était d'autant plus gêné, qu'il avait *entendu* que l'homme avait eu très mal. Il s'excusa à plusieurs reprises auprès de cette personne qui aurait pu être son père. Curieusement on pouvait s'attendre à ce qu'il fasse un foin de cet incident, mais il n'en fit rien. Peut être surpris par la candeur et l'honnête repentir de Jean qui n'en menait vraiment pas large, il dit tout simplement:

- C'est bon, ça va, je vous excuse, il n'y a pas mort d'homme dit-il en tendant à son tour la main, je ne suis plus à un souci près, au point où j'en suis, vu la journée que j'ai passée...

Ce deuxième contact fût très instructif, Jean entendit que ce patron d'une pizzeria à Digne les Bains, à une soixantaine de kilomètres de là, cherchait un serveur pour le soir même mais que, vu l'heure avancée, déjà près de dix neuf heures, il était pessimiste. Bien évidemment, il aurait fallu être idiot pour ne pas faire le rapprochement avec le serveur de la cafétéria. Chose qu'Andréa avait dû faire, car elle arborait un sourire amusé, au grand étonnement des deux autres filles qui ne voyaient vraiment pas ce qui était risible dans cette scène. La difficulté, de taille, était maintenant de mettre en relation ces deux personnes qui avaient manifestement besoin l'une de l'autre. Il demanda alors naïvement:

- Ah bon? dit-il avec l'air le plus concerné possible, mauvaise journée, vous avez eu des soucis?
- Oui, répondit-il étonné par ce soudain intérêt, mais sans grand enthousiasme quant à la réponse qu'on allait lui faire. J'ai besoin de quelqu'un pour mon restaurant, et c'est très urgent car j'en ai besoin dès ce soir, mais c'est mission impossible!
- Ah? Ce n'est que cela? répondit-il d'un air faussement décontracté, j'ai un ami, Jérôme (pratique ces badges qui ornent les uniformes des employés de cafétéria...) qui est très compétent et qui termine son contrat ce soir justement...

L'homme abasourdit se demandait quoi penser. Était-ce une farce? Il n'avait ni l'envie, ni le temps de plaisanter, mais il répondit avec espoir:

- C'est sérieux? Vous connaissez quelqu'un de recommandable? Ce n'est pas un travail très facile, mais c'est correctement payé.
- Oui, pas de problème, c'est la personne qu'il vous faut, je vais aller le chercher, dit-il tout en regardant sa montre, il va terminer son service d'ici quelques minutes.

C'est ce qui s'appelle travailler sans filet! Jean, dans son excitation en avait oublié la principale et évidente difficulté: il ne connaissait pas l'employé! Et à moins de le faire tomber lui aussi (on va peut être s'arrêter là pour aujourd'hui) il fallait trouver rapidement un moyen d'entrer en contact avec ce dernier. Il fonça à la cafétéria sans avoir donc de plan de bataille. Il s'approchât du serveur qui disait au revoir à ses collègues et lui dit tout simplement:

- Bonjour, vous êtes bien la personne qui a fait une demande d'emploi à l'ANPE? demanda t-il tout en lui serrant la main, collectant quelques informations utiles et en priant qu'il en ait déposé une.

L'inconnu, alias donc Jérôme, répondit naturellement:

- Oui c'est bien moi, comment m'avez vous trouvé?

- Vous aviez indiqué que vous travailliez ici dans votre curriculum vitae, mentit-il. On s'est permis de vous contacter directement sur votre lieu de travail pour voir dans quel environnement vous aviez évolué. Mais surtout mon patron a besoin de quelqu'un dès ce soir, d'où son empressement...

Les derniers mots étaient à peine audibles, car au fur et à mesure qu'il improvisait, tout en restant dans des propos logiques et plausibles, il finissait quand même par se dire que *'tout ça'* était un peu trop gros et doutait de l'accueil qui allait lui être réservé. Mais, comme quoi l'argument ne parût pas si suspect que cela à l'intéressé, sûrement du fait que, à la recherche d'un emploi on est naturellement plus conciliant. D'autant plus que Jean avait émaillé la discussion de petits détails glanés 'en direct' qui authentifiaient ses dires. Le culot avait payé, tant mieux.

– Okay, répondit avec un grand sourire le futur embauché qui ne soupçonnait sa chance. Je vais chercher mon sac et je vous rejoins sur le parking!

La dernière phase, non moins délicate, était maintenant de rapprocher les deux hommes. La stratégie retenue dans le feu de l'action fût d'une simplicité déconcertante: improviser un entretien d'embauche...sur place. Le dicton ne dit-il pas que plus un mensonge est gros, plus il est crû? Il allait en avoir la démonstration. L'idée de s'improviser employé du patron avait marché comme sur des roulettes, ainsi que le mensonge sur l'amitié entre les deux jeunes gens. C'est amusant de voir, que, dans certaines conditions, on ne comprend et/ou entend que ce qui nous arrange. Prétendant un rendez vous important Jean s'éclipsa, laissant les deux hommes et se dépêcha de rejoindre la voiture, très impatient de faire partager tous les détails de cette machination avec ses amies. Pensez donc, maintenant, à chaque fois qu'il lui arrivera un événement extraordinaire, il pourra en parler. C'est un tel soulagement, comparées à ces années d'enfermement mental. La suite du voyage fût bien entendu très joyeuse, tous riaient de bon cœur et s'accordaient à dire qu'on ne lisait ce genre de belle histoire que dans les livres. Andréa, à qui rien n'échappait décidément, aborda un sujet plus sérieux et demanda à Jean:

- Dis moi, ça t'es déjà arrivé une telle coïncidence? Combien y avait-il de chances que tu passes ce jour là et ce moment précis dans cette cafétéria ? Les probabilités que ces deux hommes avaient de se rencontrer étaient quasi nulles. On dirait que tu as servi de révélateur. La question la plus importante qui me vient à l'esprit est: est ce le hasard ou la force de ta volonté qui a permis de trouver une solution à ce problème?

Jean n'avait bien entendu pas la réponse à cette interrogation et il comprenait aussi qu'Andréa en profitait pour lui rappeler la discussion qu'ils avaient eue durant la nuit. Était-ce une de ses capacités cachées? Avait t-il la faculté d'influer sur les événements de la sorte? N'apportant aucune réponse à cette énigme, c'est Christine qui donna la conclusion:

- Ça me laisse rêveuse ce que tu es capable de faire, car ça voudrait dire, tout simplement, que tu peux agir, par ta volonté sur les événements à venir.



## CHAPITRE 6

Ce soir là, la troupe s'arrêta dans un petit camping, quelques kilomètres après Digne les Bains, ils avaient tous besoin d'un peu de confort et d'une bonne douche chaude. La réflexion de Christine leurs trottait dans la tête. Andréa ne tarda pas à rejoindre la tente du garçon et entra tout de suite dans le vif du sujet:

- Bon, on a maintenant une petite idée de ce qui nous attend, tu viens de découvrir l'un de tes pouvoirs. Tu en penses quoi?  
Jean, qui n'avait pas prononcé une seule syllabe depuis l'aire de repos, dit d'un ton monocorde:
- J'ai une appréhension. Je ne sais pas si je serai capable de gérer ces nouvelles particularités que je vais découvrir. Je ne pensais pas que je pouvais, d'une certaine façon, modifier et de corriger le déroulement des événements.
- Ecoute, à priori, tu n'as pas pas vraiment le choix. En fait on peut dire sans exagérer que tu subis plutôt. Alors, si tu voyais plutôt le coté positif de la chose? Tu peux faire le bien autour de toi. Tu n'es pas obligé et surtout tu ne peux pas sauver le monde, ne te mets pas inutilement une pression aussi importante...
- Tu as sans doute raison, tu es toujours de bon conseil. Mais maintenant il y a une question qui me vient à l'esprit. En fait, je me demande comment tu vas pouvoir me guider, car, ne te vexe surtout pas, mais ton don de voyance ne peut pas vraiment m'aider, car, manifestement, mes nouvelles facultés sont bien au delà de tes possibilités...

Andréa ne se démonta pas pour une réflexion à laquelle elle s'attendait manifestement, et dit avec un sourire désarmant:

- Oui, moi, j'ai la possibilité, en me concentrant et/ou en utilisant un jeu de cartes, en déchiffrant mes visions, d'entrevoir certains événements qui vont arriver, tandis que toi tu as besoin d'être près des gens, en direct pour agir...on se complète donc, non?
- Pas bête ta réflexion, tu peux m'annoncer l'évènement et moi je peux m'y préparer. Les deux font la paire!
- Oui, mais il y a encore une chose que je ne t'ai pas dite jusqu'ici. J'attendais d'en savoir plus sur tes possibilités, pour voir si mon hypothèse était valable.

Elle marqua un temps d'arrêt, comme pour souligner ce qu'elle allait dire et reprit:

- Connais tu la *théorie des lignes*, plus communément appelée *la théorie des univers parallèles* ?
- Euh, vaguement j'en ai entendu parler, comme tout le monde, par l'entremise des séries à la télévision.
- Eh bien pour te l'expliquer de façon concise, prenons un exemple simple: si je lance une pièce de monnaie, elle peut retomber soit sur pile soit sur face, okay? Imaginons qu'elle tombe sur pile. Eh bien cette théorie veut que dans un monde parallèle, elle soit tombée sur face...
- Ah d'accord, tu veux donc dire que lorsqu'on lance la pièce, il y a deux probabilités.
- Tu as parfaitement compris l'essentiel et c'est là que toi et moi entrons en scène: une voyante c'est peut être quelqu'un qui entrevoit ce qui va arriver dans le monde 'normal', tandis que toi, peut être que tu as une interconnexion qui te permet d'aiguiller les événements vers *l'autre monde*...
- Euh, là, je ne suis pas sûr de te suivre...
- Non, c'est simple en fait, tu as *entendu* que le gérant du restaurant avait besoin d'un employé. Si tu n'étais pas intervenu, il n'aurait eu personne pour son service, du moins ce jour là, et ce Jérôme n'aurait pas trouvé de travail. C'est ce que j'appelle le monde 'normal'. Par ton action, tu as permis aux événements de *l'autre monde*, le deuxième si tu préfères, de se mettre en place, ici, dans le monde dans lequel nous vivons...
- Ouh là là, alors si je te suis bien, dans ce deuxième monde, il y a un Jérôme sans travail depuis ce soir, non?
- Euh, là c'est toi qui m'épate, j'avais pas autant extrapolé. Je ne sais pas si c'est le cas, peut être que dans les deux mondes, les mêmes événements se produisent pendant un certain temps et que la règle du pile ou face finie par reprendre la main et que deux réalités émergent à nouveau.
- Ouais, ça devient compliqué tout ça...murmura Jean.

La conversation s'arrêta tout naturellement là, on entendait à coté le reste de la troupe réclamant de quoi se nourrir et n'était manifestement pas prêt à attendre. Le repas fût donc improvisé à la hâte, mais dans la bonne humeur tout de même. Mais Jean restait pensif, ce voyage s'était annoncé dès le début déroutant, mais là, il devenait incontrôlable.

Le lendemain matin, il se réveilla tôt et très fatigué, comme si il avait eu une nuit blanche. Il était anormalement épuisé et en parla tout de suite à la troupe.

- Salut tout le monde, dit-il d'une voix saccadée, je vais aller voir un médecin en ville car je ne me sens vraiment pas bien aujourd'hui, Je suis faible et j'ai un mal de tête qui est en train de devenir insupportable, j'ai pris plusieurs comprimés, je suis déjà monté jusqu'à la dose maximale préconisée et ça n'a pas eu pas le début d'un effet. Je dois couvrir quelque chose, termina t-il en essayant de cacher son inquiétude.

Jean, le moins que l'on pouvait dire, était un très mauvais malade, en ce sens qu'il devenait irascible à chaque fois que le moindre 'bobo' arrivait. Sous cette apparence robuste se cachait un jeune homme qui devenait au fil du temps, en plus, hypocondriaque. Mais là, pour une fois, il sentait que c'était *différent*. Ces maux se manifestaient comme si c'était la première fois de sa vie qu'il les ressentait, comme si son corps *découvrait* de nouvelles douleurs. Andréa compris tout de suite, instinctivement, que quelque chose d'anormal se passait et dit:

- Ecoute, ce n'est pas la porte à coté, mais je connais quelqu'un qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres d'ici, à La Mure-sur-Argens, c'est un médecin à la retraite, qui soignait ma famille il y a quelques années. L'intérêt c'est qu'avec lui on peut parler librement, quoique tu lui dises il ne te prendra pas pour un fou. Il est très ouvert et peu de choses arrivent à l'étonner, crois moi.
- Oui mais, pourquoi ne pas aller voir tout simplement un médecin sur Digne, c'est beaucoup plus rapide et simple? demanda Jean, qui voulait solutionner son problème le plus vite possible.
- Parce que je pense que tes troubles ne sont pas classiques, tes symptômes sont beaucoup trop impromptus et rapides. Regarde nous toutes, alors qu'on vit ensemble depuis plusieurs jours, on va aux mêmes endroits, on mange les mêmes aliments et il n'y a que toi qui es malade, suspect, non? Et puis, il y a aussi le fait que ton visage soit devenu tout rouge...
- Ah? Rouge comment? Vif, écarlate? Tu m'inquiètes, c'est la première fois qu'on me dit que j'ai le visage qui rougit comme ça, sans raison.
- On dirait que tu as de l'hypertension, commenta t-elle, je dis ça mais je ne suis pas médecin. Et puis je trouve un peu trop grosse cette coïncidence qui fait que ton souci arrive quelques heures après que tu aies découvert qu'avec la force de ta volonté tu pouvais agir sur les événements. Pour qu'un médecin puisse t'aider il faut que tu lui dises ce qui s'est passé juste avant que tes symptômes apparaissent. Je ne vois que lui qui pourra admettre ce que tu vas lui dire sans te faire interner d'office...

Aussitôt dit, aussitôt fait, l'équipe s'engouffra dans la voiture et partit en direction du petit village, situé à une altitude proche des mille mètres. Et moins d'une heure après, la destination fût en vue. Andréa et Jean se rendirent seuls chez le médecin, tandis que les deux jeunes filles en profitèrent pour se balader dans le village mitoyen, Saint-André-les-Alpes.

Lorsque le vieux monsieur leurs ouvrit la porte, il s'illumina à la vue de son ancienne patiente et s'écria:

- Oh ma petite fleur des prés, que tu as grandit, que tu es jolie!
- Bonjour monsieur Custos répondit-elle en rougissant. J'espère qu'on ne vous dérange pas. J'ai besoin de votre aide, mais pas pour moi mais pour mon ami, Jean. Il a un souci on va dire...très particulier.

Cette introduction n'eut pas l'air d'inquiéter outre mesure le médecin, qui continua sur sa lancée accueillante:

- Eh bien, entrez, asseyez vous! Quel bonheur d'avoir de la visite dans mon quotidien si monotone. Allez-y, je vous écoute!

C'est Andréa qui narra toute l'histoire, en commençant depuis leur rencontre jusqu'aux événements troublants de la veille, pour terminer par les symptômes actuels. Le retraité écouta sans l'interrompre une seule fois, ne posant aucune question et sans manifester la moindre réaction, même infime, puis sans laisser apparaître un quelconque étonnement, leur dit tout simplement, en fixant Jean droit dans les yeux:

- Oui, oui, je vais d'abord devoir t'ausculter pour me faire mon idée et après je pourrai sûrement t'en dire plus. Pour commencer, dis moi Jean, n'avais tu jamais ressenti un trouble de ce type déjà ces dernières années, rien d'approchant?
- Non, comme tout le monde j'ai déjà eu des maux de têtes, mais pas comme *ceux-là*. C'est surtout cette fatigue qui m'inquiète, on dirait que j'ai fait un marathon, je suis épuisé.

Les examens, méticuleux, prirent une bonne vingtaine de minutes puis, sortant de son silence monastique le praticien dit:

- Je t'ai étudié avec minutie et d'un point de vue purement médical tu es en...excellente santé.
- On peut dire qu'ils ne s'attendaient pas à un tel diagnostic. Quand on est malade et qu'on va voir un médecin, on s'attend bien évidemment à repartir avec au moins une petite ordonnance, c'est le minimum. Mais là, pour le coup, la sécurité sociale l'aurait félicité par cette prise de position très...économique. La surprise passée, Jean demanda songeur:
- Dites moi, vous ne semblez pas étonné du tout par ce que vous avez constaté et par ce qu'Andréa vous a raconté, je me trompe? Je pense que vous ne nous avez pas tout dit...
  - Effectivement, répondit-il avec le demi-sourire de quelqu'un qui s'attendait à la question, non seulement je ne suis pas étonné, mais en plus j'ai déjà eu un cas comme le tien il y a quelques années!

A ce moment précis et comme le dit si bien la fameuse expression, le ciel leurs tomba sur la tête! Pensez donc, vous vous adressez à quelqu'un en lui dévoilant le secret extraordinaire qui est censé, pensez-vous, bouleverser sa petite vie monotone à jamais et c'est l'inverse qui se produit: c'est l'arroseur arrosé! Andréa avait eu du flair sur ce coup là, c'est le moins qu'on puisse dire. Satisfait de son effet, le vieux monsieur poursuivit bien évidemment à distiller ses révélations, non sans garder ce demi-sourire qu'on aurait pu apparenter à une publicité pour une marque de dentifrice:

- J'ai eu un patient comme toi il y a cinq ou six ans, un monsieur d'une quarantaine d'années, qui avait le même syndrome, mais avec des amplitudes beaucoup plus importantes. Ces maux de têtes étaient parfois très faibles pendant des semaines et pouvaient devenir très importants et quasiment permanents pendant d'autres.
- Ce monsieur s'appelait comment? demanda Jean avec une arrière pensée soudaine.
- A mon avis, il devait sûrement s'appeler comme toi!

La réponse ne le surpris pas, il avait deviné que cette personne était en fait son père! Celui là même qui les avait quitté sa maman et lui, il y a...presque six années! Celui là même qui était l'origine de tellement de colère et de souffrance. Celui là même qui d'une certaine façon était à l'origine de ce voyage initiatique.

- Ecoute moi bien, ton père était alors très malade et s'il est parti de chez vous, c'est qu'il avait de bonnes raisons. Quitter sa famille n'est jamais chose facile, lorsque vous vous reverrez il t'expliquera sûrement tout. Ce que je sais par contre avec certitude, c'est que vous avez les mêmes aptitudes ou plutôt tu as certaines de ses aptitudes. Tu es encore jeune et tu découvriras les autres au fil des jours ou des années suivant ta maturité et ton désir de te connaître un peu mieux... ou pas. Il est aussi parti volontairement avant que ne débute ta puberté, car c'est à cette période que...nos dispositions commencent à naître...

Cette fin de phrase résonna comme un coup de gong dans les têtes des deux visiteurs. Alors, *lui aussi*, aurait ces facultés? C'est Andréa qui prit la parole, cette fois-ci, sous le coup de l'émotion en balbutiant:

- Vous, monsieur Custos, vous êtes...comme Jean?
- Je l'ai été, il y longtemps, mais l'âge a cet effet que beaucoup de gens connaissent, il diminue ou éradique certaines de nos facultés, fussent-elles exceptionnelles...

Jean posa alors la question à laquelle il attendait la réponse depuis le début de la consultation:

- Dites moi alors, qu'est ce qui m'arrive?
- Ton organisme est en train de monter en puissance et il réagit naturellement à cette hausse d'activité cérébrale anormale. Contrairement à la plupart des individus qui peuplent ce monde, tu commences à utiliser une grande partie des possibilités de ton cerveau et à terme, si tu le souhaites, tu en utiliseras la quasi totalité. Ce qu'il faut savoir c'est que ce n'est pas sans conséquences. Tu épuises ton corps à chaque fois que tu utilises l'un des tes attributs et depuis peu le fait de te sentir entouré de personnes en qui tu as confiance, avec qui tu te sens bien, 'déverrouille' d'autant plus vite les dispositions que tu as en toi. Tu dois donc absolument te reposer, éviter de toucher quiconque autant que possible et surtout faire le vide dans ton esprit le plus souvent possible. Ça te calmera, mais je te mentirais si je te disais que ça allait s'arranger. Prends cette gélule bleue, elle est de ma composition. Durant à peu près cinq à six heures, cela dépend des individus, tes maux vont diminuer fortement, mais sans pour autant disparaître totalement. Si tu décides d'aller plus loin et de faire le bien autour de toi, et je pense que c'est que tu feras vu ton caractère, tu vas devoir en payer le prix. C'est ce qui est arrivé à ton père, qui, en essayant d'aider et de solutionner les problèmes des autres s'est affaibli et est arrivé aux limites de ce que pouvait supporter son corps. Il a dû progressivement s'isoler pour récupérer. Il n'a pas eu d'autre choix à un moment donné que de partir.
- Oui, mais toute à l'heure, vous avez dit aussi qu'il est parti volontairement avant mon adolescence, c'est à dire?
- Les changements hormonaux qui débutent à la puberté sont une petite révolution pour un corps et c'est à ce moment là que peuvent enfin émerger les facultés que tu commences à connaître. Cette croissance tout azimut et exponentielle libère le corps, mais aussi, par répercussion, l'Esprit. Il faut savoir que deux personnes ayant ces possibilités ne peuvent vivre sous le même toit ou dans une zone géographique rapprochée car cela engendrait des perturbations et des interactions importantes, sans parler de redoutables migraines qui s'apparenteraient à de la torture, tu peux me croire.
- Vous n'avez donc pas eu depuis de nouvelles de mon père, vous pensez qu'il va bien?

- Ne t'inquiète pas, je ne l'ai jamais revu depuis, mais si ces troubles sont épuisants et très désagréables à vivre au quotidien, ils ne sont pas mortels pour autant. Toutefois ne néglige pas leurs répercussions sur ta vie, car je te le répète, ils ne sont pas évidents à gérer, c'est à toi de décider.

Il y eut un grand silence dans la pièce, et sortant de sa méditation Jean dit d'une voix posée, en se retournant vers Andréa:

- Je ne sais pas quoi décider, il faut qu'on en parle tous ensemble. Si je décide de continuer ce voyage et l'exploration de mon esprit, ça ne va pas être facile pour vous, je ne veux infliger cela à personne.
- Tu as raison, allons en discuter entre nous. Dites monsieur Custos, on peut venir encore vous déranger encore avant de repartir demain? On aura sûrement d'autres questions à vous poser...

La réponse fût à la hauteur du personnage qu'avait commencé à entrevoir Jean, surprenante:

- Non seulement vous ne me dérangerez pas dit-il, mais en plus vous *devez* repasser me voir et pas plus tard que ce soir même, un petit peu avant minuit, c'est très important. Ce qu'il me reste à vous révéler, c'est que vous n'êtes pas arrivés chez moi par hasard, vous passez *tous* par chez moi, car je suis le gardien du Chemin des '*Visiteurs*'. C'est moi qui vais vous indiquer la suite du chemin à emprunter. Mais attention, seuls vous deux, grâce à vos facultés diverses, pourraient partir. Vos amies peuvent assister à la réunion nocturne, mais ne pourront pas vous suivre...Allez, j'ai beaucoup de choses à préparer d'ici ce soir, ne perdons pas de temps, n'amenez aucun bagage, vous n'en n'aurez pas besoin là où vous allez, et surtout, n'oubliez pas, avant minuit, soyez ponctuels, c'est indispensable!

L'homme fit volte face, brusquement, sans crier gare sans même leur dire au revoir, tout en marmonnant des onomatopées incompréhensibles. Il s'engouffra dans sa cave, déjà concentré sur sa prochaine tâche. Le moins que l'on pouvait dire, c'est qu'il avait réponse à tout, privilège de la sagesse ou délire d'un fou, on était en droit de se poser la question.

Le village de Saint-André-les-Alpes n'était pas très grand, ils n'eurent donc aucune peine à retrouver leurs deux compagnes de voyage qui étaient entrain de faire du lèche vitrine. Et c'est donc avec une mine grave que Jean leur raconta toute l'histoire en terminant par la mauvaise nouvelle. C'est Eva qui râla la première:

- C'est dingue votre truc, vous partez consulter un médecin et vous nous annoncez à votre retour qu'on ne continue pas la ballade ensemble, vous êtes tombés sur la tête, hein? J'ai avalé beaucoup de choses depuis le début, mais là, honnêtement j'ai vraiment du mal. T'en penses quoi, toi, Christine?
- Je suis très déçue dit-elle, les yeux larmoyants, mais on ne peut pas les accompagner de force. J'aimerais quand même le voir ce drôle de médecin pour me faire mon idée.
- Ecoutez dit Andréa, je sais que cela paraît bizarre, mais ce que je peux vous assurer c'est que je connais vraiment très bien monsieur Custos; Ce n'est pas un excentrique, encore moins un fou. Il ne m'a jamais raconté de bobards jusqu'ici. Venez ce soir, vous verrez par vous mêmes.
- Oui, venez trancha Jean, vous nous direz ce que vous en pensez, j'y tiens. Et puis le médicament inconnu qu'il m'a donné m'a fait beaucoup du bien alors que le paracétamol que j'avais pris avant n'avait eu absolument aucune action. Il a l'air de savoir de quoi il parle.

Jean, pour la première fois depuis le début de leur rencontre était mal à l'aise, il ne comprenait plus grand chose à ce qu'il lui arrivait. Il avait l'impression de perdre le contrôle des événements et par dessus tout de trahir les personnes qu'il estimait et qui partageaient sa vie beaucoup plus riche depuis peu. Il était très triste, mais s'efforça de ne rien laisser paraître, fierté masculine oblige. Curieusement Andréa ne paraissait pas autant chamboulée que lui. Elle ne s'attendait pas, bien sûr, à ce qui était arrivé aujourd'hui, mais semblait mieux admettre et gérer les événements comme si elle était déjà prête. Le campement du soir fût monté à la hâte et sans motivation. Tous comprenaient qu'ils étaient à la veille de la séparation et cette idée n'avait pas vraiment été admise. La nuit allait être longue, il ne fallait pas en douter.



## ■ [CHAPITRE 7](#)

Comme convenu ils se présentèrent un peu avant minuit devant la porte du médecin. Andréa tapa deux petits coups brefs sur la grande porte en bois massif et attendit...mais rien ne se passa. Décontenancée par cet imprévu, elle réitéra les coups de façon plus sonore, mais décidément, rien ne se produisit. Elle regarda ses amis et dit:

- Que fait-on? Il avait bien insisté pour qu'on soit là à l'heure, non? On ne va quand même pas repartir vers le camp, ce serait bête.
- Maintenant que je suis là, je rentre, dit Jean avec force et conviction. Vu ce qu'il m'a dit toute à l'heure, j'ai besoin d'en savoir plus.

Il tenta d'ouvrir la lourde porte et surprise, celle-ci n'était pas fermée à clé.

- Bon alors, vous me suivez, vous comptez passer la nuit là? Je vous rappelle que c'est lui qui nous a demandé expressément de venir à cette heure aussi tardive, on a rien demandé.

Ils s'introduisirent donc dans la demeure déjà éclairée. Logiquement, Jean se dirigea vers l'escalier qui menait à la cave, non sans claiçonner un 'monsieur Custos vous êtes là? C'est nous!' Arrivés en bas, tout au fond de la grande pièce qui sentait l'humidité, ils aperçurent une grande table ronde comme celles qu'on voyait dans les châteaux moyenâgeux. On pouvait y voir dessus un grand triangle dessiné à la craie bleue, autour duquel étaient disposées deux grandes bougies allumées.

Personne n'osa faire de commentaires humoristiques à voix hautes, mais chacun pensait qu'ils étaient bien dans la maison d'un vieux fou, ça ne faisait aucun doute. Christine s'apprêtait à demander à ses compagnons de faire demi-tour, quand derrière eux une voix familière leur dit:

- Ah! Vous êtes là et à l'heure en plus, c'est parfait, on va pouvoir commencer!
- Mais commencer quoi ???s'écrièrent quasi simultanément les quatre adolescents.

- Ah, oui c'est vrai, je n'ai pas vraiment eu le temps de vous détailler le processus qui va permettre votre départ.
- Départ? On part ce soir répondit d'un seul souffle Jean, abasourdi.
- Oui, en ce concerne Andréa et toi, ce sera peu après minuit dans...cinq à six minutes.
- Ah, bon? On part comment? En vélo, traineau, dos d'ânes dit ironiquement Jean qui sentait la situation lui échapper un peu plus.
- Non, non rien de tout cela, pour aller dans l'autre dimension, point besoin de moyen de transport, ton esprit avec beaucoup de concentration, cela va sans dire, suffira.

Eva et Christine se regardèrent, cette farce ne pouvait plus durer. Elles allaient interrompre cette situation grotesque, quand le praticien se tourna justement vers elle, les fixa tour à tour, et dit d'une voix étonnement autoritaire:

- Ecoutez mesdemoiselles, je manque de temps pour vous convaincre que je ne suis ni fou, ni sénile. De toute façon vous aurez les réponses à vos questions dans quelques minutes à peine. Je vais vous demander de ne pas intervenir et laisser Jean se concentrer. Il va devoir mobiliser tout son esprit et son être, car, non seulement il va 'partir' dans l'*autre* dimension, mais en plus, il va y emmener Andréa grâce à sa seule volonté et il ne faudrait pas que ça rate.
- Eh bien, je crois que tu avais vu juste Andréa, dit Jean en se tournant vers cette dernière. Mais dites-moi, monsieur Custos, en admettant que cela soit possible, quelle raison aurais-je d'y aller?
- Il y en a plusieurs en fait: retrouver ton père et avoir des réponses essentielles à tes questions, essayer de développer les dons que tu ne connais pas encore, et accessoirement stopper tes maux. C'est le seul endroit où tu te sentiras bien. Pour t'expliquer cela simplement avant que tu ne partes, tu es en fait relié en permanence à l'autre dimension alternative. Tu l'as toujours été depuis ta naissance, simplement tu n'en avais pas conscience. Tu es comme un poste de radio qui capte une émission. Tes maux viennent du fait que tu es loin de l'émetteur, et que tu as donc beaucoup de mal à garder la connexion établie sur la fréquence et c'est ce qui te fatigue tant. En allant de l'autre côté, tu seras comme chez toi, près de la source d'émission donc, et tu te sentiras reposé et dans une forme olympique. C'est pour cela qu'une fois améliorée la connaissance de tes dons, tu pourras à ton retour dans notre dimension, mieux gérer cet l'éloignement, en utilisant tout de même le médicament que je t'ai donné. Pour terminer et avant que tu ne te poses la question, je te rassure tout de suite: tu ne devrais pas rencontrer ton double dans la seconde réalité, c'est justement pour cela que tu peux aller et venir à ta guise dans les deux mondes, c'est cette particularité qui te différencie de tes semblables. Sinon, cela provoquerait une faille dans le continuum espace temps qui serait destructrice pour ces deux mondes.

Un silence assourdissant s'installa dans la grande pièce. La minute qui suivit, qui parût une éternité à tout le monde, était le temps minimum nécessaire d'adaptation pour que le principal intéressé digère ces nouvelles données. Elles semblaient sortir tout droit d'un des ces fameux films de sciences fictions qu'il appréciait tant et qu'il avait dévoré durant des heures enfant. Il se ressaisit en regardant sa montre et dit:

- Allons-y, comment doit-on s'y prendre?
- C'est assez simple en fait. Vous vous asseyez autour de cette table. Andréa et toi face à face, en vous tenant les deux mains. Vous ne devez plus croiser le regard de quiconque dans cette pièce, je vais d'ailleurs éteindre les lumières pour augmenter votre intimité. Vous devez fixer ce triangle bleu en ignorant les bougies autour. Vous ne pouvez faire cette tentative qu'aujourd'hui. Les gardiens comme moi, nous sommes très peu à travers le monde, ont cette unique faculté de 'sentir' dans les heures qui précèdent, la présence d'une 'fenêtre temporelle' qui va s'ouvrir entre minuit et minuit dix à peu près. Seules des personnes comme toi peuvent la percevoir et ainsi passer de l'autre côté. Si vous manquez ce rendez vous, je suis incapable de vous dire quand aura lieu la prochaine ouverture, elles sont, par définition, imprévisibles. C'est instantané et sans douleurs, vous vous sentirez un peu sonnés, comme si vous aviez bu un verre fortement alcoolisé durant quelques minutes, mais rien de bien méchant. Avez-vous des questions?
- Oui, une seule dit Jean perplexe, en admettant que cela marche, comment fera-t'on pour revenir?
- Excellente question à laquelle je n'ai pas la réponse malheureusement, mais ne t'inquiète pas, tu la trouveras de l'autre côté, j'en suis sûr. Les visiteurs reviennent toujours. C'est tout?
- Euh, je crois que oui.
- Et maintenant....silence, dit-il en baissant la voix. Il va être minuit dans quelques instants! Bon voyage!

Jean avait beaucoup de mal à se concentrer, car il faut bien le dire, il se sentait un peu ridicule autour de cette table. En fait, il faudrait être complètement fou pour avaler ne serait-ce qu'un dixième de ce qu'avait raconté ce vieux fou. Mais le fait qu'Andréa n'avait fait aucun commentaires jusqu'ici et qu'elles se conformaient scrupuleusement aux consignes du retraité, lui enleva tous scrupules et il arriva enfin à se concentrer et s'abandonner totalement à son esprit.

Les minutes s'écoulaient et il ne se passait fichtrement rien. Et puis, à un moment donné, il ne saurait plus dire lequel, le triangle bleu parût bouger ou plus exactement flotter. Jean transpirait abondamment, il avait très chaud tout à coup dans cette cave qui n'était pas chauffée pourtant. Il cligna des yeux pour se débarrasser de gouttes de sueur qui lui obstruaient son champ de vision et il vit le triangle 'se remplir' d'une lumière aussi bleue que ses bords. Il cligna à nouveau des yeux, et là, il se sentit comme attiré vers cette forme géométrique. Il avait l'impression que son corps ne pesait que quelques grammes tout au plus, des fourmillements envahirent alors tous ses membres et puis...plus rien.

Jean regarda sa montre: il était minuit six très exactement. Il releva la tête et dit à Andréa qui le regardait fixement:

- Il ne s'est rien passé, c'est désespérant. Cette fichue table est toujours là, et toujours aussi moche!
- En guise de réponse elle parcourra du regard la pièce qui était...vide.

Il fallait se rendre à l'évidence, ils étaient désormais seuls dans cette cave où, quelques instants plus tôt, ils discutaient du bien fondé ou non de cette théorie abracadabrante. La table était bien là, avec les deux bougies, mais sans le triangle bleu qui était presque totalement effacé. Mais, à y regarder de plus près elle n'était pas totalement identique, on aurait dit une copie



qu'on aurait cherchée à acheter pour remplacer un modèle perdu ou cassé. Instinctivement ils comprirent la situation. Ils étaient en fait dans la même maison à La-mure-sur-Argens, mais dans la réalité alternative. Ce monde si familier était en fait un *autre* monde qui pouvait être différent par beaucoup d'aspects. Jean se remémorait l'explication de la pièce de monnaie. ICI, c'est face. Andréa le sortit de sa profonde réflexion:

- Bon alors quel est le programme? Moi je ne sais pas quoi faire.
- Je suppose que dans ce monde tu as aussi une voiture, répondit-il, inspiré. Alors il faut la trouver. Elle doit être à coté du campement, enfin je suppose...
- Pas bête ton idée, allons voir tout de suite.

Le camp était bien là, comme il l'avait deviné. La deux chevaux elle aussi, mais à un détail près, elle était...bleue.

- Ben ça alors! s'exclama Andréa, C'est la couleur que j'avais failli choisir lorsque je recherchais une voiture d'occasion l'an dernier. En fait, il y en avait aussi une autre verte qui m'intéressait. Mais, quand j'ai voulu relever le numéro du vendeur, le serveur a renversé sur mon journal, le café qu'il venait me servir. Il était devenu illisible, alors j'ai appelé l'autre numéro qui était encore à peu près déchiffrable. Ça ne tient à rien les choix qu'on fait parfois.

Une voix agressive, mais familière, se fit entendre brusquement:

- Ouhhhh, t'as pas fini ton vacarme Andréa? T'as pas vu l'heure? Je veux pouvoir dormir si ça ne te dérange pas. Je me lève très tôt demain matin. Je te rappelle que je vais aller chercher ma mère à la gare.

Une autre voix, tout aussi familière, ne pût s'empêcher d'ajouter son commentaire:

- Laisse les deux amoureux tranquilles, Christine, tu ne vois pas qu'on les dérange!

C'était Christine et Eva. La situation était drôle. Ils avaient quitté leurs deux amies quelques minutes plus tôt avec tristesse et voilà qu'ils les retrouvaient, déjà. Ils n'étaient pas dupes, ces amies là appartenaient à la réalité alternative, mais cela n'était pas grave...ils s'en contenteraient avec toutes les différences qu'il pouvait y avoir. En plus de la différence de couleur de la voiture, il était surprenant d'apprendre, que dans ce monde, Christine avait encore sa mère, c'était touchant.

A ce moment là, ils se sentirent tous deux quasiment simultanément assommés par des maux de têtes et une sensation d'étourdissement.

- Quand on reverra le docteur, il faudra lui dire que la sensation est beaucoup plus importante qu'un verre, tu ne crois pas?, dit Jean avec un large sourire.
- Ah ça oui, ou alors c'était un très grand verre, répliqua avec la même bonne humeur son amie.

Il était temps d'aller se coucher. Demain sera un autre jour...dans tous les sens du terme.



## ▪ [CHAPITRE 8](#)

Le lendemain matin ressembla à tous les autres. La troupe se réveilla comme d'habitude, excepté Christine qui était déjà partie chercher sa mère. Jean avait plusieurs dizaines de questions en tête, mais n'osait évidemment pas les poser à Eva de peur de passer pour un aliéné. Il avait envie de savoir ce qui s'était réalisé de différent ici dans son existence. Il ne voulait absolument pas être perçu comme un voyeur. Il se disait, néanmoins, que cette occasion ne se reproduirait peut être plus jamais et il tenait à en profiter absolument. Il ressentait un mélange contradictoire de peur et d'excitation. Peur, car l'inconnu, par définition, est ce que l'on redoute le plus, et excitation, car avoir la possibilité de voir le résultat de choix différents sur des événements était surréaliste et jouissif. C'était un peu comme le jeu des sept erreurs, où l'on compare deux dessins, en cherchant les différences parfois tellement bien cachées qu'on s'énerve un long moment, avant de les dénicher enfin.

Pourtant il y avait un aspect de cette situation qu'il n'avait pas envisagé. C'est Andréa qui l'aborda, et pour cause, elle était directement concernée. Elle prit d'abord soin de s'éloigner avec Jean du campement avant de lui confier:

- Dis-moi, il y a un truc qui me turlupine dans ce qu'a dit mon médecin juste avant qu'on parte.
- Ah bon? Et c'est quoi ?
- Il a dit que, dans cette réalité, tu ne devrais pas rencontrer ton double.
- Ben oui, et alors?
- Eh bien, il n'a pas parlé de moi. Y a t-il une possibilité que je rencontre mon double, et si oui, que se passerait-il si cela se produisait?
- Ouhhhh, pas bête ta question, je dirais même plus, très inquiétante.
- On peut aller encore plus loin dans le raisonnement. En ce qui concerne les gens que nous connaissons, que se passe t-il quand nous ne sommes pas dans cette dimension? Nous ne pouvons pas disparaître comme cela.
- Là tu marques un point, dommage qu'on n'ait pas pensé à poser ces questions avant de partir, soupira t-il.

- On n'y a pas songé car on avait tout simplement du mal à croire à ce qui nous arrivait. Si tu avais vraiment crû, dur comme fer, que tu allais partir, tu aurais été intarissable. Je me trompe ou pas?
- Oui, tu as décidément toujours raison ponctua t-il en souriant.

Ils rejoignirent Eva avant que ces messes basses ne finissent par paraître suspectes. Cette dernière demanda en les apercevant avec son grand sourire coutumier:

- Bon alors, on commence par plier les tentes et on range les sacs ou on va manger un morceau d'abord?
- Euh, comme tu veux, répondit Jean avec une hésitation visible.
- Oh la la, je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui, mais tu n'as pas l'air très réveillé. Tu nous as dit hier qu'on devait se presser car tu devais partir chez toi pour voir ton père. Tu n'en as pas dit plus, mais c'était très clair, non?
- Euh, oui, bien entendu. On va tout ranger et y aller dès que Christine nous rejoindra...
- Okay, il a pété les plombs le jeune homme. Elle nous a dit qu'elle terminerait ses vacances d'été avec sa mère. Tu ne te rappelles pas? Elle a besoin de passer un peu de temps avec elle. Tu sais le divorce de ses parents n'a pas été évident à accepter.

Jean, qui avait l'habitude de connaître tous les événements à l'avance, venait de prendre un uppercut mémorable. Il s'agissait maintenant de faire face à cet ennemi invisible qu'était l'ignorance. Il se ressaisit sous le regard inquiet d'Andréa et répondit:

- Ah, okay, j'avais crû entendre qu'elle repassait d'abord nous dire au revoir avant de partir. J'ai dû mal comprendre, ce n'est pas grave. Bon alors, ce que je propose, c'est que...
- Il fit une pause comme pour ménager son effet, et poursuivit en courant vers les tentes:

- ...le dernier arrivé dans la voiture offrira un bon restaurant aux deux autres!

Cette grossière diversion fonctionna à merveille et...mis sur la paille son instigateur. Comme promis, les deux compétitrices eurent donc droits à leur cadeau. La pizzeria du village fit l'affaire à défaut d'un Maxim's qui, il faut bien le dire, n'était pas représenté dans cette petite bourgade.

Ils s'installèrent en terrasse, ravis de profiter de ce déjeuner, et commandèrent des jus de fruits en attendant de s'attaquer aux fameuses préparations napolitaines. C'est à ce moment là qu'un téléphone portable sonna. Jean, agacé, fixa ses deux amies avec un regard insistant. Il détestait ces appareils qui, selon lui, rendaient ses propriétaires esclaves. Il ne supportait pas de voir les gens, à chaque sonnerie, se jeter sur leur téléphone comme si leur vie en dépendait, au mépris de la politesse la plus élémentaire. Eva reprit son ton interrogateur de toute à l'heure:

- Ne nous regarde pas comme cela, tu es le seul à avoir un portable!

Décidément, il n'était pas évident de jouer le jeu dans cette dimension. Il se découvrait en possession de cette plaie technologique et espérait ne pas avoir d'autres surprises de cet acabit durant son séjour temporel. Il fouilla fébrilement son sac et découvrit l'objet indécent. Il décrocha, gêné, les sourcils froncés, se demandant qui pouvait être l'important à l'autre bout du fil, le numéro était masqué. Il ne s'embarrassa pas de politesses, une fois n'est pas coutume, et dit:

- Ouais?
- Jean c'est bien toi? Je ne reconnais pas ta voix, c'est papa.
- Euh...oui c'est bien moi se défendit-il.
- Ah! Okay, ça va?

Sans attendre la réponse, il poursuivit:

- Dis-moi, tu penses être là pour ce soir?

Jean regarda ses deux camarades et leurs demanda:

- C'est mon père, il me demande si on sera sur Béziers d'ici ce soir.
- Oui c'est possible, répondit immédiatement Andréa. Il y a quatre à cinq heures de route. Si on ne traîne pas trop, on peut y être même pour le repas de 20 heures, rajouta-t-elle malicieusement.

Eva ne pouvait pas manquer cette occasion et crût bon de rajouter:

- Et puis si on arrive en retard, ce n'est pas grave, Jean nous trouvera un merveilleux restaurant, c'est un fin connaisseur, il ne faut pas en douter!

Jean reprit sa conversation, tout en regardant ces deux 'estomacs sur pattes' et répondit:

- Comme tu l'as peut être entendu, nous pensons être là ce soir.
- Parfait répondit le papa avec une joie non dissimulée, je te dis à toute à l'heure!
- Okay, à ce soir papa.

Juste au moment de raccrocher, il entendit son père rajouter presque en chuchotant:

- Fais attention Jean, cette dimension est pleine de surprises, mais tu ne dois pas t'en inquiéter pour autant...

C'est le genre de réflexion qu'on ne sait pas comment prendre. Jean n'aimait pas les surprises, bonnes ou mauvaises d'ailleurs. Le ton de son père qui se voulait rassurant, lui avait laissé une impression paradoxalement désagréable. Il a parlé de faire attention mais de ne pas s'inquiéter, drôle de recommandation.

Le repas se termina sans autre rebondissement, et ils prirent naturellement la route comme cela était prévu. Les heures s'écoulèrent au rythme des chansons que parodiaient les deux jeunes filles. Leur bonne humeur, pourtant habituellement communicative, n'arrivait pas à déridier Jean qui **ne se sentait pas bien**. Le docteur lui avait pourtant dit que ses troubles devaient logiquement cesser. Mais, depuis une bonne heure maintenant, ils revenaient de plus belle. Ses maux de têtes grandissants devenaient même plus agressifs que lorsqu'il vivait dans sa dimension d'origine. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond se disait-il, tout en essayant de dormir un peu. Les bouchons de l'été ralentirent leur progression et ce n'est que vers vingt deux heures que la troupe arriva enfin en vue du lotissement. Jean qui avait caché ses douleurs à ses deux amies, ne se sentait vraiment pas bien du tout. En fait le *mal* s'était généralisé. Il avait des courbatures, était d'une faiblesse extrême, et n'avait plus la force de bouger. Les voix de ses deux acolytes semblaient résonner dans une lointaine caverne. Andréa, qui ne s'était rendu compte de rien, réalisa en se retournant vers la banquette arrière, qu'il ruisselait de sueur, à demi endormi. Il était clair qu'il ne pourrait pas sortir de lui même du véhicule. Ce que constata à son tour Eva, alertée par le silence soudain de sa passagère. Ce qu'elles avaient pris toutes deux pour une grosse sieste, était en fait le début de quelque

chose de plus sérieux. Elles s'empressèrent de demander de l'aide au papa de Jean en frappant fermement à la porte d'entrée de la grande maison. Dans la panique aucune des deux n'avaient fait attention à la sonnette, pourtant bien en évidence. Une très longue minute s'écoula et lorsque la porte s'ouvrit, enfin elles se retrouvèrent nez à nez avec...le docteur Custos arborant son sourire coutumier!

La surprise passée, Andréa l'alerta tout de suite, sans aucune autre forme de politesse et cria:

Jean ne va pas bien du tout, venez vite ça a l'air sérieux!

Le médecin, surpris, perdit son sourire. Son front se plissa et il murmura:

Ça ce n'est pas de chance, ça ce n'est vraiment pas de chance...

Arrivés devant le véhicule, Jean ne répondait déjà plus, il semblait être dans le coma. Ils le transportèrent dans l'une des chambres de la maison, sous le regard inquiet du retraité qui manifestement était plongé dans sa réflexion. Eva était partie garer la voiture. Andréa ne voyant aucune prise d'initiative de la part de l'ex praticien, prit les choses en main et questionna d'un ton ferme:

Où est donc le téléphone? Je vais appeler les secours!

N'observant aucune réaction de sa part, elle se mit à la recherche du combiné, paniquée. C'est à ce moment là qu'il reprit ses esprits et assena d'une voix autoritaire qu'on n'aurait pas soupçonnée:

Si tu veux le tuer, c'est la meilleure façon de s'y prendre!

Elle ne trouva aucune réponse à formuler tant cette phrase avait été dite avec conviction. Il poursuivit donc certain d'avoir son attention, mais avec une voix beaucoup moins agressive:

Les secours ne pourront rien pour lui, car d'abord, ils ne trouveront pas tout de suite le mal qui le ronge. Ils pourraient donc le tuer en essayant tout et n'importe quoi. Ensuite, pour le soigner, il faudrait expliquer aux médecins d'où il vient réellement.

Okay! Alors qu'est ce qu'on fait? Avez-vous au moins une idée de ce qu'il a?

L'interrogé s'accorda quelques minutes de réflexion et sortant de son silence lui répondit:

Je pense avoir une petite idée de ce qu'il a, c'est sûrement un...rhume...

Quoi ce n'est pas possible souffla t-elle? Un simple rhume ne l'aurait pas mis dans cet état!

Pas dans son cas, te rappelles-tu de l'histoire du pile ou face? Dans votre dimension, il devait couvrir un petit rhume et donc y avoir à l'origine deux possibilités: il allait le développer ou pas. Quelle que soit l'aiguillage, il n'aurait pas dû avoir de problèmes sérieux. Mais il y a un mais, dans notre cas de figure, Jean est passé d'une dimension où il était déjà fatigué, mais sans rhume, à une autre où le rhume était déjà développé, un raccourci en quelque sorte. Son corps n'a pas eu le temps d'organiser des défenses contre cet ennemi soudain et déjà fort. Dans votre dimension le rhume ce serait développé progressivement alors qu'en passant par le tunnel temporel, il a mis son corps face à une maladie déjà trop avancée. C'est comme si des troupes attaquant un château, entraient instantanément au milieu de celui-ci sans passer par la porte, surprise et désorganisation totale garanties!

Un cheval de Troie des temps modernes si je comprends bien, acquiesça Andréa.

Oui mais en plus virulent, car comparativement, à l'origine le château de Troie avait été assiégé durant dix années par les Grecs. Les Troyens ont accepté en offrande le cheval de bois pour célébrer la paix. Ils étaient donc déjà aguerris et armés pour se défendre au cas où. Dans ce cas, c'est comme si les habitants étaient passés d'une longue période d'insouciance et de paix avec des voisins, à une guerre totale en quelques secondes...Personne ne peut se battre contre un ennemi qui vous surprend et vous domine en un éclair.

Oh la la, je comprends mieux pourquoi il est si éreinté, que peut-on faire, alors?

Si on appelle les secours, et qu'ils découvrent un adolescent dans le coma, ils ne penseront pas à un rhume bien sûr. Ils vont trouver cela anormal et l'emmenent pour des examens poussés. Ils auront un peu de mal à trouver l'origine, car ils vont écarter dès le départ des hypothèses élémentaires n'ayant pas les données extraordinaires que nous avons en notre possession. Un rhume a une durée moyenne quatre à sept jours, il nous faut espérer que, dans cette dimension, on soit déjà proche de la fin de cette période pour que naturellement il diminue en intensité et disparaisse. Pour le moment Jean est dans le coma, mais la bonne nouvelle c'est qu'il existe quatre stades de coma identifiés et heureusement d'après ce que j'ai pu voir, il n'est qu'au stade un qui n'est pas profond. Je pense qu'il est dû à l'origine à une hypoglycémie. Le corps a dû puiser dans toutes ses réserves d'un coup pour se défendre, d'où une carence importante. Je vais lui donner une solution glucosé par intraveineuse qui va l'aider à se défendre et à se réveiller. Puis on poursuivra, lorsqu'il pourra boire par lui même, en lui donnant des boissons sucrées. Il lui faut du repos, beaucoup de repos. Et ne t'inquiète pas, si ça devait dégénérer, j'appellerais les secours, je ne prendrais pas de risques inutiles. Crois-moi la meilleure solution est d'attendre.

Eva arriva en courant pour prendre des nouvelles et demanda sans reprendre son souffle:

Comment va-t-il?

Ne t'inquiète pas, répondit le plus calmement possible Andréa. Il a attrapé un mauvais rhume carabiné, il lui faut du repos, beaucoup de repos.

Ah, bon? Il n'est pas très costaud pour tomber comme ça, comme une mouche...



## ▪ CHAPITRE 9

La surveillance commença alors. Les heures passées sans qu'aucune amélioration ne soit perceptible. Le patient semblait dormir profondément. Andréa avait bien tenté de lui parler, mais n'avait obtenu pour toute réponse que des petits grognements obscurs, ce qui n'eût pas l'air d'inquiéter outre mesure le docteur. Vers minuit Eva vint prendre la relève et dit à Andréa:

- Vas te reposer un peu, je te réveille s'il se passe quelque chose d'important.

Elle ne répondit pas mais ses yeux rougis en disaient long sur sa peine. Elle se leva et alla s'allonger dans l'une des pièces d'à coté au fond du couloir. Elle vit en passant devant une chambre monsieur Custos qui dormait déjà. Ses ronflements étaient d'autant plus sonores et insupportables, qu'on avait l'impression que la situation ne l'inquiétait pas plus que cela. La journée du lendemain passa lentement. Tous étaient à l'affût du moindre signe positif, du moindre mouvement même imperceptible de son corps. Ils parlaient de choses et d'autres pour tromper l'ennui, jouaient aux cartes ou zappaient à la télévision. De temps à autre le médecin prenait la tension de Jean et l'auscultait patiemment en faisant toujours les mêmes gestes répétitifs. Il lui arrivait de téléphoner à un confrère toujours en activité pour conforter son diagnostic. Vers dix huit heures Eva, toute excitée, vint réveiller Andréa, qui s'était accordé une petite sieste, en lui chuchotant au creux de l'oreille:

- Réveille-toi, il te demande.

Elle sursauta, puis, réalisant ce qu'on venait de lui dire, bondit du lit et courut en direction de la chambre du miraculé.

A la vue de la jeune fille, ce dernier, apparemment peu reconnaissant et étonné par la promptitude de l'infirmière auto proclamée, s'exclama:

- Oh la, du calme, pas de panique! Je ne vais pas m'évader! Tu en fais une tête, je ne suis pas mourant que je sache!

Un peu agacée par ce manque de reconnaissance manifeste, elle répondit du tac au tac avec malice, non sans essuyer discrètement de petites larmes:

- Écoutez monsieur, vous m'avez fait quérir, je suis donc là. Si je vous dérange, j'en suis désolée. J'ai par ailleurs moult autres choses à faire. Je peux partir si sa majesté le permet...

L'intéressé répondit par un petit sourire, flatté de l'attention qu'on lui portait. Le médecin, lui, au coin de la porte, ne disait mot, arborant son large sourire tel un spectateur regardant une jolie pièce de théâtre. Il n'y avait pas de doute, ces deux là s'appréciaient énormément. Il ne voulait pas gâcher ce moment d'amitié en venant ausculter inutilement pour la énième fois le malade. Les heures qui suivirent furent nettement plus agréables à vivre pour tous. Le patient particulièrement bavard au demeurant, semblait vouloir rattraper le temps perdu et distillait de nombreuses blagues, ravis de voir que tous les occupants de la maison n'avaient d'yeux que pour lui. Il réclama vite autre chose que ces satanées boissons sucrées et exigea haut et fort un repas digne d'un roi c'est à dire...des hamburgers! Ce qui ne manqua pas de provoquer l'hilarité générale. C'est sûr, il n'allait pas mourir d'un rhume, mais plutôt du cholestérol! Tout allait bien qui finissait bien. Ça fait partie des petites joies simples de l'existence, un être cher se rétablit et la joie qu'il vous procure est incommensurable.

A la fin de ce repas gargantuesque, Jean reprit ses esprits et demanda tout naturellement au docteur Custos:

- Dites moi, pourquoi n'est-ce pas mon père qui nous a accueilli hier au soir?

- Ah oui c'est vrai, répondit-il avec un demi-sourire, dans la panique je n'ai pas eu le temps de vous en parler.

- Eh bien, il n'est pas là car il est actuellement en déplacement...

- Ah bon? C'était si urgent que cela? Il avait pourtant insisté pour que je sois là au plus vite, pour me parler de quelque chose d'important...

- Oui mais, il devait absolument se rendre dans un lieu disons...lointain insista t-il tout en fixant tour à tour Jean puis Andréa.

Les deux intéressés comprirent sans mal que le médecin ne pouvait en dire plus en raison de la présence d'Eva. Jean changea donc immédiatement de sujet:

- Mais dites moi alors, que faites vous là, si loin de chez vous?

La réponse fût aussi cette fois là, à la hauteur du personnage, surprenante:

- Oui c'est vrai, je suis un peu loin de chez moi, j'habite...en face.

Toute l'équipe partit dans un grand éclat de rire. Il allait falloir s'y habituer, dans ce monde beaucoup de personnages n'étaient plus là où on les attendait...*Ici*, ce brave docteur, prénommé Jacques soit dit en passant, était manifestement un bon ami de la famille et ce depuis longtemps. Ce monde était plus pragmatique, le Gardien et le Visiteur étant dans la même rue, c'était bien plus logique. Jean poursuivit donc son interrogatoire sous le regard intéressé d'Andréa avide d'informations:

- Et maman, où est-elle, en mission? Sourit-il.

- Evelyne est actuellement dans les airs, son vol atterrira à l'aéroport près de Montpellier d'ici une heure. Elle nous rejoindra par la route en fin de soirée. C'est vrai que le métier d'hôtesse de l'air, ne laisse pas beaucoup de place pour la famille.

Jean sourit. Sa maman avait toujours rêvé d'exercer cette profession, au moins dans ce monde elle est bien plus heureuse. Elle a le travail dont elle a toujours rêvé et vit toujours avec son mari. Quel paradoxe, *ici*, ils ne se voient jamais mais sont toujours en couple, alors que *là bas*, ils avaient passés le plus clair de leur temps ensemble, mais avaient dû finalement se séparer. Une combinaison plus astucieuse quand on a un don qui n'encourage pas les contacts physiques...Sa curiosité rassasiée, le garçon se leva et prétextait le besoin de se dégourdir les jambes et sortit dans la rue, suivi immédiatement par le pas pressé d'Andréa. Cette dernière engagea d'emblée la discussion:

- Ben ça alors, c'est la bérézina dans ce monde. Nos points de repère s'évaporent au fur et à mesure que nous progressons, qu'en penses-tu?

- Ce que j'en pense? C'est tout simple, ici je me sens calme et apaisé. Cela faisait fait longtemps que je n'avais pas ressenti cette paix intérieure. Et je vais même te dire plus, j'aurais beaucoup de mal à repartir ce monde. Cet endroit me paraît idyllique.
- Je pense que tu t'emballes trop vite répondit-elle déçue. Tu ne sais pas énormément de choses en fait. Attends d'en savoir un peu plus pour te faire une idée définitive. Il y a toujours le revers de la médaille, la perfection n'existe pas, crois-en mon expérience.
- Je comprends mieux pourquoi il me fallait un guide spirituel pour ce voyage, dit-il en clignant d'un œil. Tu m'aides à prendre du recul en toutes circonstances, heureusement que tu es là...merci mademoiselle, termina t-il tout bas.
- Pas de quoi, répondit-elle gênée, tandis que ses joues se paraient d'une jolie couleur rosâtre.
- Bon, rentrons vite, conclut Jean. Ils vont tous se demander ce qu'on est en train de fabriquer.

Toute la maisonnée se coucha vers 22H30 ce soir là. Les dernières vingt quatre heures avaient été riches en émotions, tout ce petit monde avait bien besoin de repos. L'avion d'Evelyne avait eu un peu de retard, reportant, de deux heures l'atterrissage prévue. Elle avait appelé Jean lui annonçant qu'elle préférerait dormir à Montpellier, lui donnant rendez vous pour le lendemain midi.

Vers minuit, alors que tout le monde dormait à poings fermés, le téléphone de Jean émit deux séries de deux sons aigus et brefs. Il venait de recevoir un message écrit. Il chercha sur la table de nuit, dans l'obscurité, le satané récepteur sur lequel on pouvait lire:

<< dans dix minutes square >>

- Ça c'est concis pensa t-il en s'habillant en vitesse. Il avait décidé d'aller au rendez vous, persuadé qu'il ne courait aucun risque, faisant confiance à son instinct, bien que le numéro de l'expéditeur était un énigmatique < 0000>.

Le square se trouvait à cinq cents mètres à peine. Distance d'autant vite parcourue que la curiosité lui donnait des ailes. En arrivant il trouva un groupe d'une dizaine d'adolescents braillards qui faisaient du skateboard ainsi que deux jeunes filles qui discutaient un plus loin sur un banc. L'inconnu n'était pas encore arrivé, car il en était quasiment sûr, il attendait une seule et unique personne, allez savoir pourquoi. Il s'assied sur un banc en retrait de tout ce beau monde pour plus de discrétion et attendit. L'attente fût plus longue que prévue. Une bonne demie heure s'écoula sans qu'il ne se passa aucun événements dignes d'intérêt, quand, à un moment donné, une main se posa doucement sur son épaule gauche.

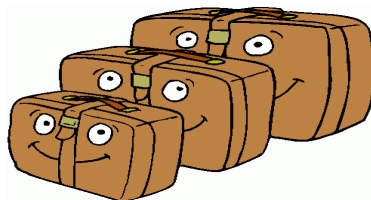
- Bonsoir Jean, chuchota une voix masculine familière.

Sous le coup de la surprise le garçon se retourna brusquement et tout en souriant dit avec un ton affectueux:

- Bonsoir papa, surpris mais...heureux de te voir!
- Pas si fort continua t-il à chuchoter. Ne nous faisons pas remarquer. Je ne pensais pas qu'il y aurait tant de monde à cette heure de la nuit.
- Mais pourquoi tout ce mystère, interrogea Jean dubitatif.
- Parce que je suis en mission, je dois rester discret.
- En quoi? Demanda t-il surprit.
- Je vois que Jacques n'a pas eu l'occasion de t'expliquer.
- Non, pas du tout.
- Eh bien voilà, je suis un Migrateur, dit-il avec un ton solennel.
- Comprends pas, répondit-il avec deux grands yeux ronds.
- Je t'explique, mon rôle est d'aller de dimension en dimension pour 'réparer' les effets de dysfonctionnements temporels.
- Ah...oui...mais je ne comprends toujours pas.
- Bon, je vais essayer d'être plus clair. Voilà, certaines erreurs sont générées par la théorie des lignes et je suis là pour y remédier. Beaucoup de personnes ont parfois l'impression d'avoir déjà vécu un événement durant leur vie de tous les jours ou d'avoir déjà rencontré quelqu'un. Ça ne t'es jamais arrivé, une impression de déjà vu ou de déjà fait?
- Euh oui, comme tout le monde. Mais je ne vois vraiment pas où est il y a un souci.
- Eh bien, je vais te donner un exemple qui m'est arrivé récemment: un adolescent a permis à un serveur de retrouver du travail, alors qu'il *devait* normalement allait s'inscrire comme demandeur d'emploi. Par répercussion, si je n'étais pas intervenu, ce dernier n'aurait pas eu besoin de rechercher un nouvel emploi comme *cela devait se produire*. Il n'aurait jamais rencontré l'année suivante, la personne qui changerait sa vie du tout au tout: sa mère, à la recherche elle même d'un employé. Cette même mère dont il avait perdu la trace depuis longtemps.
- Mais tu parles du serveur que j'ai aidé, non?!
- Oui tout a fait, j'ai dû faire le nécessaire pour que cela se déroule comme il le fallait...en remontant un peu dans le temps et en *m'arrangeant* pour qu'il ne vienne pas servir à votre table. Mais il y a toujours des bouts d'évènements résiduels qui subsistent et il a dû avoir des impressions de déjà vu lorsque qu'il a croisé ton groupe ou l'employeur.
- Ça alors, je dois dire que je suis bien embêté. Je ne sais plus quoi dire, répondit Jean, interloqué.
- Ne dis rien, ce n'est pas grave. Tu as crû bien faire sur le moment, voilà tout. Tu apprendras très vite que l'une de nos règles d'or est que l'on doit intervenir le moins possible sur le déroulement des événements. On ne connaît jamais les répercussions négatives dans le temps. Ce qui peut être bon sur l'instant peut totalement dégénérer de façon dramatique dans l'avenir. C'est pour cela que j'ai tenu à te rencontrer au plus vite, afin de te prévenir pour que justement tu n'interviennes pas ou le moins possible dans cette dimension. Il y a un aspect auquel tu n'as d'ailleurs surement pas pensé: si tu apportes des changements sur le destin de gens ou d'évènements qui touchent de trop près à votre venue par le tunnel temporel, vous ne pourrez alors peut être plus repartir dans votre monde. Votre présence ici doit rester un secret. Vous devez vous fondre dans le décor.
- Tout à fait papa, ça fait réfléchir, la sagesse avant tout. J'ai bien compris le message.

- Dans notre jargon tu es un Visiteur, c'est à dire que tu ne maîtrises pas encore tes pouvoirs et tu n'es là qu'en observateur. Seuls les Migrateurs dont je fais partie ont le droit d'intervenir. Jacques lui est un Gardien, d'ailleurs te rappelles-tu de ce que veut dire Custos en latin? Il signifie garde, protecteur...
- Ah, ben mince alors, ça ne m'a pas effleuré l'esprit alors que je le savais pourtant...
- Tu sais ma tâche n'est pas facile. Dans ton cas, je n'ai pas eu beaucoup de mal à résoudre ce problème. Tu étais le seul à l'origine du *désordre temporel*, mais ce n'est pas toujours si simple. Parfois la machine se dérègle, et un ou plusieurs événements ne se produisent pas ou trop tard, ce qui entraîne des milliers de répercussions qui à leurs tours entraînent d'autres. On n'en connaît pas vraiment la cause, c'est d'ailleurs pour cela que nous existons. Je dois toujours remonter à la source pour comprendre. C'est là que toutes nos aptitudes sont précieuses. Si par exemple il me manque une information importante sur un individu, il me suffit, comme tu le sais déjà, de le toucher, lui serrer la main par exemple, pour l'obtenir.
- Ah d'accord, là je vois mieux les applications pratiques. Mais ce que je ne comprends toujours pas, c'est pourquoi tu ne veux pas être vu ce soir par exemple?
- C'est pourtant simple, je ne suis pas censé être là, je suis dans un square de jeunes la nuit, un adulte est vite repérable ici. La possession de cette information par une personne, le fait qu'un homme plus âgé soit dans cet endroit ce soir, chose inhabituelle, pourrait perturber le bon enchaînement des événements à venir. La prudence est notre lot quotidien.
- Oui, oui, je commence à comprendre, si par exemple, l'un des jeunes te voit, pense que tu es un rôdeur ou tout autre chose de négatif, cela pourrait créer un climat malsain, une rumeur qui pourrait avoir des répercussions importantes. Certains jeunes ne viendraient peut être alors plus ici, ce qui entraînerait donc logiquement d'autres effets en cascades...
- Oui, pourquoi pas, répondit le papa admiratif. Je vois que tu as toujours autant d'imagination, le principal c'est que tu aies pris conscience de tes devoirs. Je dois te laisser maintenant, je suis déjà en retard. Je te dis à bientôt, dans cette dimension ou la notre...
- Ah dommage, j'avais tellement de questions à te poser, mais je comprends. Je vais moi aussi rentrer, merci de m'avoir prévenu.
- Ne t'inquiète pas, tu auras au fur et à mesure les réponses que tu cherches, si ce n'est pas ces temps ci ce sera une autre fois, sois patient.

Jean remonta en courant en direction de la maison avant que son absence ne soit découverte. Il était heureux. Heureux, d'avoir revu son père. Cette discussion avait sonné comme une réconciliation. Il réalisait que tout ce qu'il lui reprochait depuis des années n'avait en fait pas de raison d'être. Tout avait une explication. Tout a toujours une explication. Arrivé devant la porte, il quitta ses chaussures et entra le plus silencieusement possible dans la maison. En passant devant la porte ouverte de la chambre de Jacques, Jean s'assura de son endormissement. A ce moment précis le vieil homme ouvrit en grand les deux yeux puis lui fit un petit clin d'œil ponctué d'un petit sourire. Il se retourna alors dans ses draps. Le gardien n'avait manifestement pas que le titre, il veillait en permanence sur la santé de ses hôtes...



## ■ [CHAPITRE 10](#)

Le lendemain matin, Jean se précipita dans la chambre d'Andréa, impatient de lui raconter le fameux rendez vous nocturne. Elle le laissa parler, surprise et curieuse toute à la fois. Lorsqu'il termina enfin, elle demanda, songeuse:

- C'est vraiment intéressant tout cela, mais si on veut en apprendre un peu plus avant de repartir chez nous, on a un souci de taille: Eva.
- Oui, c'est vrai, si on veut plus de liberté, il faut trouver un moyen pour qu'elle ne nous accompagne pas ces jours-ci.
- Et si on lui raconte d'où on vient, elle ne nous croira pas, c'est sûr, dit Andréa, embêtée.
- Sans parler du fait que cette information pourrait avoir des répercussions imprévisibles, vraiment trop dangereux, conclut Jean.

A ce moment là, la prénommée entra justement dans la pièce et dit:

- Qu'est ce que tu as dit Jean? Qu'est ce qui est dangereux ?

Ce dernier, embarrassé, ne sachant pas ce qu'elle avait réellement eu le temps d'entendre, répondit stratégiquement:

- Je me demandais si cela n'était pas trop dangereux pour moi de sortir me promener...
- Pufff, tu as eu un gros rhume, c'est tout. C'est vrai que tu nous as fait une belle peur avec ton petit coma, mais bon, tel que je te vois, tu es paré pour n'importe quelle aventure. Au moins, je ne vais pas devoir assister à ça durant ces prochains jours, à ce spectacle du malade imaginaire, de l'hypocondriaque patenté! Ben dis donc, Andréa, je ne t'envis pas, tu vas avoir du boulot avec son excellence...
- Ah bon ? répondit soulagé Jean, tu ne restes pas avec nous?

- Ben c'était prévu comme ça à l'origine, tu avais oublié? La seule différence c'est qu'on devait se quitter à Saint-André. La ballade chez papa et maman, ça a été un bonus, termina t-elle avec un rire goguenard.
- Surement un des effets post-traumatique, se justifia t-il en riant de bon cœur.
- Dommage que nos vacances soient déjà terminées, dit-elle alors avec un petit air faussement triste. Mais bon, on se reverra bientôt, vous me le promettez, hein? demanda t-elle suppliante.
- Oui bien entendu, répondit aimablement Jean, pensant qu'ils ne la reverraient sans doute jamais. On se rappellera et on se fera un restaurant étoilé, termina t-il avec une pointe d'humour.

Aussitôt annoncé, aussitôt fait, Eva alla chercher son sac et les quitta une dizaine de minutes plus tard, non sans les embrasser un bon millier de fois. Midi approchait et Jean sentait une angoisse monter. Devinant son trouble Andréa le conseilla:

- Ne t'inquiète pas, que ce soit dans cette dimension ou une autre, c'est ta mère non? Détends-toi, si elle te sent crispé, elle va trouver cela bizarre et elle va l'inquiéter.
- Tu as sans doute raison, je vais faire au mieux, mais je t'avoue que cela ne va pas être évident...

La voix de monsieur Custos résonna dans la maison:

- Les jeunes? Vous pouvez descendre, j'ai à vous parler, c'est très important!

Ils dévalèrent l'escalier et se dirigèrent guidée par la voix rauque en direction de la salle à manger. Le visage du vieux monsieur laissait paraître une inquiétude.

- Bon! Nous allons pouvoir discuter. Maintenant que nous sommes seuls, et avant que ta maman n'arrive, je dois vous parler de quelques chose de très sérieux qui concerne...votre retour.

L'attention du modeste public était captée. Ils s'installèrent donc confortablement dans le grand canapé, pendus aux lèvres de l'orateur:

- On ne peut jamais prévoir à l'avance la date de l'ouverture d'un tunnel temporel. Mais ça vous le savez déjà. Je ressens depuis quelques heures les courants telluriques annonciateurs. Mon souci est que quelque chose ne tourne pas rond. Pour la première fois depuis des décennies que je remplis ma fonction, ces vibrations ne sont pas comme d'habitude.
- Que voulez vous dire là, monsieur Custos? Demanda Jean, inquiet. Qu'ont-elles de différent cette fois-ci?
- Eh bien, normalement, elles sont de plus en plus fortes au fur et à mesure que l'heure dite approche. On sait qu'une porte ne s'ouvre toujours qu'aux alentours de minuit systématiquement. C'est comme ça qu'on arrive à savoir, en fonction de l'intensité des vibrations, si c'est pour cette nuit là par exemple ou la suivante. Mais là ces vibrations ne sont pas régulières, mais surtout varient anormalement d'intensité. Je ne sais vraiment pas quoi en penser. Je dois vous avouer que je suis perplexe. J'ai laissé un message à mon homologue et ami suisse pour avoir son avis, j'attends son appel qui ne devrait plus tarder, j'ai appelé notre numéro réservé aux urgences.
- Okay, dit alors Andréa qui n'avait pas osé interrompre le monologue. Actuellement, d'après votre estimation, la prochaine ouverture serait pour quand?
- Je dirais ce soir, normalement. Mais je ne garantis rien. En fait j'ai peur que si la fenêtre temporelle ne s'ouvre pas cette nuit, qu'elle ne le fasse pas avant plusieurs mois...et là ce serait problématique.
- Oui, je vois ce que vous voulez dire termina Jean, tourmenté. Chaque semaine supplémentaire passée ici, augmente le risque que nous perturbions le cours des événements dans les deux dimensions. Je suppose que le type de voyage que nous effectuons est d'habitude très court, n'est ce pas?
- Oui, c'est bien cela, une *Visite* ne dépasse jamais sept jours. C'est comme cela et ça a toujours été ainsi.
- Donc, en résumé, si la fenêtre ne s'ouvre pas ce soir, vous n'êtes pas sûr qu'elle se rouvrira rapidement et vous serez alors obligé de nous garder cachés, je suppose bien?
- Oui, c'est ça. On ne peut prendre aucun risque. Vous ne serez plus censés être là.

La sonnerie du téléphone interrompit la conversation à ce moment là. L'homme bondit d'un coup de son fauteuil avec une aisance qu'on n'aurait pas soupçonnée. Il décrocha fébrilement le combiné. S'ensuivirent des nombreuses onomatopées, ponctuées par des 'd'accord' 'oui' et 'je vois '. Les nouvelles ne semblaient pas bonnes au vue de l'expression contrariée qui marquait son visage. Il raccrocha dans un grand silence, il n'avait même pas pris la peine de prononcer l'une de ces formules de politesse que l'on exprime quand on quitte un correspondant. Le visage blanchâtre, la mine décomposée, il réfléchit un long moment. Les deux visiteurs attendaient, n'osant interrompre l'intense réflexion du sage. Ce dernier sortit de son enfermement mental au bout de plusieurs très longues minutes:

- Mon confrère est lui même en contact avec les autres gardiens de notre planète. Tous, sans exceptions, ressentent le même trouble que je perçois depuis ce matin. Dans notre histoire qui remonte à l'aube des temps, personne n'a jamais été confronté à cette anomalie. Nous en cherchons tous la cause. Tous les Migrateurs sont en état d'alerte. Nous devons trouver l'origine de ce qui nous affecte. Il y a actuellement plein de Visiteurs qui sont coincés, comme vous, à travers le monde. Si vous ne repartez pas tous cette nuit dans vos dimensions respectives, les jours suivants pourraient être les pires jours que le monde ait connus. Ce serait une anarchie temporelle quasiment impossible à juguler.

Il s'interrompit à ce moment là. Une pensée venait manifestement de lui traverser l'esprit. Comme à son habitude, il quitta la pièce précipitamment, marmonnant ses habituels jurons. Il prit tout de même la peine de lancer au coin de la porte, un:

- N'oubliez pas ce soir, mais chez moi, c'est en face, ne sonnez pas, ça n'est pas la peine.

Il n'attendit manifestement pas la réponse, laissant les deux naufragés tous seuls dans cette grande pièce, perplexes. C'est Andréa qui sortit la première de son silence:

- Jean, ta maman va bientôt être là, il faut que nous nous ressaisissions...De toute façon on ne peut rien faire de plus. Il faut attendre et avoir confiance. Tu l'as entendu, ils cherchent la solution. Jean en avait presque oublié sa venue, perturbé par ce qu'il venait d'apprendre. Heureusement, Andréa toujours de bon conseil, avait pris le recul suffisant. Ils patientèrent donc en attendant à la venue de l'hôtesse.

L'intéressée se fit un peu attendre. Vers douze heures trente, Jean entendit le bruit caractéristique du vieux moteur diesel de la Peugeot familiale. Il se précipitait à la fenêtre pour s'assurer que cela était bien elle. La confirmation visuelle effectuée, il dégringola l'escalier principal de la demeure et alla à la rencontre de la 'Mama'. Il ouvrit la porte avant du véhicule et là, ce fût le choc.

Oui, le choc car sa maman était...Magnifique. Elle qui portait habituellement les cheveux très longs dans sa dimension, les avait ici beaucoup plus courts et coiffés avec le chignon si caractéristique des hôtesses de l'air. Il fallait bien le dire, il ne savait pas si cela provenait de la coiffure, de la tenue qui lui allait si bien ou du maquillage, mais elle paraissait beaucoup plus jeune et jolie. Non pas qu'elle aurait dû rougir de son apparence dans sa dimension originale, mais là elle était...tout simplement superbe. Andréa les ayant rejoints entre temps, fit diversion avant que la mère ne remarque le regard anormalement admiratif de son fils. Elle entra donc en matière tout de suite:

Heureuse de faire la connaissance de la maman géniale dont Jean m'a beaucoup parlé.

Je vois que la gentillesse rapportée par Jean à ton égard n'était pas exagérée! Répondit-elle sur le même ton, tout en l'embrassant.

La complicité instantanée entre les deux femmes réjouit le garçon qui, pour l'heure, en oublia son souci temporel. Le repas fût sous le signe de la bonne humeur et les plaisanteries qui fusaient sur...le pauvre Jean.

Ah bon, c'était un bébé pleureur? Se réjouissait d'apprendre Andréa.

Si tu savais les nuits qu'il m'a fait passées, en rajouta la maman avec un bonheur qu'elle avait beaucoup de mal à dissimuler.

Ben, c'est tout lui, en fait, il n'a pas beaucoup changé...termina la traîtresse Andréa.

Ça va maintenant! se défendit le coupable. On ne peut pas parler de quelqu'un d'autre pour changer?

Ah tiens, c'est une bonne idée ça! se dit Evelyne. Où est donc passé Jacques? Lui qui traîne toujours dans cette maison?

Il est parti précipitamment toute à l'heure, il avait des courses à faire d'après ce qu'il a dit, mentit le fiston.

Ah oui, toujours cette manie de la cachoterie. Je l'ai toujours connu comme ça, même du temps où il exerçait. Vous verrez vous vous y habituerez, termina t-elle tout en souriant à Andréa, définitivement adoptée.

Le téléphone sonna alors. Jean se jeta dessus avant que sa maman ait eu le temps de réagir. Il avait peur que l'appel soit pour Jacques, il préféra anticiper. Précaution inutile, l'appel était justement pour elle, c'était l'aéroport. Elle se dirigea vers le combiné que lui tendait Jean, toute étonnée par cet appel imprévu. Elle raccrocha rapidement, agacée.

Pas de chance, ma collègue est malade. Je dois absolument la remplacer sur son vol qui part dans moins de deux heures.

Pas grave, répondit Jean. Ceux sont les inconvénients du métier.

Oui, je sais, mais j'avais envie de passer un peu plus de temps avec vous deux, ce sera pour une autre fois...

Elle les quitta donc rapidement, cette courte visite avait quand même apporté son lot de tendresse. Juste ce dont ils avaient besoin. Car ils commençaient à appréhender la soirée à venir. Ils n'eurent pas envie de sortir de la grande maison cet après midi là. Monsieur Custos ne donna pas signe de vie, ce qui ne les étonna pas plus que ça, mais qui les inquiéta quant aux résultats de ses recherches. Le soir approchait. La maison vide semblait d'une tristesse sans égal. Les discussions allaient bon train, mais comment auraient-ils pu résoudre un problème dont ils ne connaissaient que très peu de variables. Il n'y avait qu'une seule chose à faire, attendre, simplement attendre. Ils dînèrent sur le pouce, l'appétit ne venant pas. Leurs distractions se résumant au traditionnel zapping à la télévision et à l'observation soutenue de l'horloge murale dont les aiguilles semblaient clouées. On s'approcha enfin des douze coups fatidiques. Jean s'était endormi sur le canapé, c'est donc Andréa qui le réveilla:

C'est bientôt l'heure monsieur, chuchota t-elle.

Ouhhh, je suis crevé. J'ai l'impression de n'avoir dormi que dix minutes.

Rajoute deux heures et le compte sera bon, essaya t-elle de plaisanter.

Mouais,...bon, eh bien, allons y.

Ils traversèrent la rue presque en courant et en entrant sans sonner, ni frapper comme convenu dans la maison de l'ex médecin. Spontanément ils se dirigèrent vers la cave. Très vite ils aperçurent la fameuse table ronde moyenâgeuse où l'on pouvait voir le non moins fameux triangle bleu. Les deux grandes bougies allumées étaient elles aussi là, évidemment. Il ne manquait plus que le dernier protagoniste qui ne se fit pas attendre longtemps. Ils entendirent derrière eux, le grincement des marches du vieil escalier en bois massif. La célèbre voix rauque résonna:

Bonsoir! Vous vous sentez prêts? Il est déjà presque minuit.

Oui, nous le sommes, répondit Jean au nom des deux voyageurs.

Parfait, avant que nous fassions la tentative, je dois vous dire que nous n'avons pas encore trouvé l'origine de cette instabilité. Quoiqu'il en soit il faut absolument essayer de vous faire partir cette nuit, vous savez déjà pourquoi. La différence avec l'allée, c'est que le signal est instable. Jean, il va falloir que tu puises encore plus profond dans ta conscience, il faudra une concentration encore plus intense, c'est pour cela d'ailleurs que je quitterai la pièce, il ne doit y avoir aucun bruit qui pourrait te distraire. Je vous souhaite bon voyage et vous dis à bientôt, qui sait...

Merci...Jacques, je peux vous appeler Jacques?

Bien entendu, je m'étonne d'ailleurs que tu ne l'aies pas fait plus tôt.

Merci pour votre aide, j'espère que cela va marcher, pria Jean.

Tu sais en ce moment même des milliers de Visiteurs se préparent comme toi. Vous allez former une chaîne géante qui vous aidera par interaction mutuelle.

C'est dommage, il y a tellement de questions auxquelles nous n'avons pas eu de réponses soupira le garçon.

Si cela peut te rassurer, je m'en pose encore tous les jours que Dieu fait, termina t-il en souriant.



Andréa, une fois n'est pas coutume n'ajouta pas de commentaires. Elle avait peur et essayait de le dissimuler. Les au revoir furent brefs. Jean commença immédiatement à se concentrer, le temps pressait, il était déjà minuit passée. Il eu beaucoup de mal, comme la première fois. Les minutes s'écoulaient, il ne se passait rien du tout. Il doutait. Il chassa cette idée de son esprit et fit le vide dans sa tête et ne pensa plus qu'à ce triangle bleu. A un moment donné, ce dernier parût bouger, mais, quelques secondes plus tard, il se figea. Il transpirait abondamment, il avait de plus en plus chaud. Il cligna des yeux pour laisser ces satanées gouttes de sueurs s'écouler. Le triangle se remplit alors de la fameuse et magnifique lumière bleue. Il se dit que c'était gagné, qu'il allait bientôt partir, mais cette pensée le déconcentra et le triangle se vida aussi vite qu'il s'était rempli.

Zut, pensa t-il, j'ai voulu faire le malin et je suis en train de le payer.

Il se remit à la tâche, tendu, et là, au bout d'une minute, le triangle bougea à nouveau et se coloria instantanément. Il garda ce coup-ci la tête froide et sentit alors que son corps commençait à s'alléger et lui échapper. Il avait l'impression de flotter et de glisser vers la forme géométrique, des fourmillements envahirent la totalité de ses membres et puis...plus rien.

## ▪ CHAPITRE 11

Jean regarda sa montre: il était minuit six très exactement. Il releva la tête et dit à Andréa:

D'après toi, on est où? Chez nous ou...pas?

L'intéressée ne broncha pas. Il était évident à la vue de son air inquiet que quelque chose la tracassait. Il en comprit la raison quelques instants plus tard, quand il prit la peine d'observer plus attentivement la pièce. Il y avait une différence. Certes, chaque objet était exactement à sa place, mais il n'y avait pas de bougies sur la table moyenâgeuse, et c'est justement le détail qui clochait. La pièce était bien éclairée certes, mais on ne pouvait pas dire d'où venait la lumière...plutôt déroutant. Il reprit alors son monologue et dit:

J'ai compris, on n'est pas chez nous, mais on n'est pas non plus retournés à notre point d'origine. On a donc un gros problème.

Andréa sortit alors de son mutisme et dit:

J'ai déjà vu cet endroit. Il était dans ma vision.

Tu as eu une vision? Quand ça? Demanda t-il étonné.

Oui, pendant que je dormais, la nuit où tu as rencontré ton père au square, répondit-elle, de plus en plus songeuse.

Okay, mais pourquoi ne m'en as tu pas parlé? Dit-il, vexé.

Ben c'est simple. Dans mon rêve je n'avais pas fait attention à l'éclairage. J'ai simplement été étonnée de voir une pièce que je connaissais déjà, sans avoir plus de détails. En général, mes visions m'apportent toujours des éléments nouveaux et là je n'en voyais pas. Maintenant, je comprends mieux.

Ben, tu as de la chance toi, car, pour moi, c'est toujours aussi énigmatique.

Ce que je ne t'ai pas dit aussi, c'est que, dans ma vision, j'entendais une voix me répéter calmement en chuchotant: ' ne bougez pas de là, attendez!'

Et alors?

Eh bien, mon instinct me dit qu'il faut suivre impérativement ce conseil. Ne pas essayer de sortir de cette pièce et attendre.

Bon, jusqu'ici tu as toujours vu juste. Attendons alors, on verra bien ce qui se passera...

Une heure puis deux heures s'écoulèrent. Rien, il ne se passait rien du tout. C'était frustrant. Jean avait du mal à cacher son impatience. Il allait et venait de long en large dans la pièce, tel un fou en pleine crise. Andréa, elle, prenait la situation avec beaucoup plus de philosophie et restait d'un calme olympien. L'aliéné finit par s'adosser au mur, espérant trouver un sommeil réparateur et ferma les yeux. Son amie l'imita à son tour, jugeant l'initiative appropriée. Mais, au bout de quelques minutes, elle murmura:

Je crois qu'on en a pour vingt quatre heures...

Jean rouvrit les yeux et se redressa, agacé:

Qu'est ce que tu as dit?

Elle répondit en parlant un peu plus fort cette fois-ci, tout en essayant d'être la plus diplomate possible:

Je me dis que la seule raison logique qui expliquerait qu'il faille rester ici, est qu'une nouvelle fenêtre temporelle va s'ouvrir et nous permettre de repartir chez nous et...

...et sachant qu'elle ne s'ouvre que vers minuit continua Jean, on va donc rester bloqués jusque là.

Tout à fait, termina t-elle.

Bon, au moins on a le début d'une explication, moi ça me convient. Attendons alors jusqu'à minuit passée et s'il ne se passe vraiment rien, on pourra toujours décider autre chose, d'accord?

Tout à fait d'accord mon cher, ben alors essayons donc de dormir un peu.

Oui, il ne nous reste plus que cela à faire, soupira t-il.

Les heures s'écoulèrent lentement. Jean regardait souvent sa montre bracelet avec toujours ce même regard qui semblait dire: 'elles n'avancent pas vite ces satanées aiguilles'. Andréa, elle, ne la regardait plus depuis un bon moment. Elle patientait, sereine. Elle sentait au fond d'elle même que son intuition était la bonne, forte de ses expériences passées. Elle avait très rarement des visions, mais elles avaient toujours eues, chacune, leur raison d'être. Minuit approcha enfin, Jean se leva, impatient et commenta:

Bon, on y est. On va bientôt savoir ce qu'il en est.

Les minutes suivantes s'écoulèrent, lentement, très lentement. Il ne se passait rien, vraiment rien du tout. Jean, n'y tenant plus, se tourna vers Andréa et lui dit agacé:

Il ne se passera rien du tout ce soir. Je crois qu'on ferait mieux de...

Il n'eut pas le loisir de terminer sa phrase. L'éclairage de la pièce venait de changer de couleur. Ils se regardèrent. Ils avaient reconnu le bleuté caractéristique du triangle qui leur avait permis les déplacements temporels. Leurs corps commençaient à s'alléger et leurs échapper et puis...plus rien.

Jean regarda sa montre: il était minuit six très exactement...il commençait à en avoir l'habitude. Il releva lentement la tête et posa alors à Andréa la question fatidique avec inquiétude:

D'après toi, on est...où?

La réponse de L'intéressée fût on ne peut plus claire:

J'adore ces vieilles bougies! Elles sont jolies, ça donne un cachet à cet endroit, tu ne trouves pas?

Génial!!! Explosa t-il de joie. Je ne voudrais pas trop m'avancer, mais je pense qu'on est de retour chez nous!

Tu ne t'avances pas trop! Répondit derrière eux une voix rauque et familière.

Ah...Jacques! Osa Jean. Heureux de vous voir, ça fait plaisir.

Deux voix féminines se manifestèrent alors en cœur:

Et nous on compte pour du beurre?

C'était Eva et Christine qui étaient là elles aussi, dans un autre coin de la pièce, souriantes et manifestement ravies de les revoir. Andréa, elle, s'empressa de poser la question qui la turlupinait:

Vous êtes bien le Jacques qui nous a envoyé la première fois par le tunnel temporel?

Tout à fait, le seul l'unique...sans mauvais jeu de mots...sourit t-il.

On a plein de choses à vous raconter! Plein, plein, plein! Coupa alors Jean, ne tenant plus en place.

Je n'en doute pas, allons tous dans le salon, on sera bien plus à l'aise.

Toute la troupe se dirigea comme une furie en direction du vieil escalier, surexcitée, suivie avec beaucoup de peine par le pas hésitant du retraité. Ils étaient tous deux intarissables. Ils en oubliaient l'heure tardive. Chacun se disputait pour raconter les nombreux événements passés, sous les regards attentifs et conquis de l'auditoire. C'est lorsque que le médecin ne pût réprimer un bâillement, qu'ils se rendirent compte enfin de l'heure très tardive. Jean regarda alors sa montre:

Oh, désolé, il est déjà près de quatre heures!

Oui, déjà, répondit poliment monsieur Custos. Allons tous nous coucher. Nous continuerons cette conversation très intéressante demain matin.

La fin de la nuit fût paisible, on est tellement bien de retour au bercail. C'est la bonne odeur du café chaud qui réveilla Jean vers onze heures. Il se leva péniblement, encore très fatigué. Il passa devant la chambre des filles, manifestement déjà désertée depuis longtemps, à en juger par les lits déjà faits. Arrivé dans la cuisine, il trouva les habitants attablés et mangeant de bon appétit. C'est le maître des lieux qui ouvrit la conversation:

Bonjour Jean, sourit-il, ne nous en veux pas mais cela fait déjà presque une heure que nous sommes levés et à la vitesse où la pendule avançait, on a préféré commencer sans toi.

Pas grave, répondit-il en se tenant la tête entre les mains. Je ne suis pas bien ce matin et ça m'inquiète beaucoup.

Rien de grave, rassure toi, diagnostiqua le médecin. Andréa était dans le même état que toi à son réveil, et elle va déjà mieux, n'est ce pas ? dit-il en la regardant.

Oui, tout à fait, s'empressa t-elle de répondre entre deux bouchées, voulant rassurer le malade.

Ce symptôme est normal. De retour au point de départ d'origine, tous les Visiteurs, ainsi que les Migrateurs d'ailleurs, l'ont aussi. On ne sait pas exactement pourquoi, ça a toujours été ainsi, c'est tout.

Là vous me rassurez. D'ailleurs, ça n'a justement pas été trop fatiguant pour vous tous d'attendre chaque nuit notre retour?

Le vieil homme sourit à l'énoncé de cette question à laquelle il s'attendait. Il réprima manifestement un rire, tout en regardant Eva et Christine, elles aussi hilares, et répondit:

Non car l'attente a été courte en vérité, vraiment très courte.

Je ne comprends pas, demanda à son tour Andréa, intriguée, que voulez vous dire par *vraiment très courte*?

Eh bien, en fait, pour nous, vous n'êtes partis...qu'une grosse minute.

Ah! d'accord! Compris Jean instantanément. C'est pour cela que l'absence des Visiteurs ou des Migrateurs passe totalement inaperçue dans leurs mondes respectifs, j'aurais dû y penser!

Oui, termina le docteur, c'est aussi et surtout pour cela qu'il n'y a pas de désordre occasionnée dans chaque dimension. Il faut bien entendu prendre la précaution, de ne surtout rien modifier d'important. Néanmoins, comme vous le savez déjà, cela n'est valable que si le déplacement ne dure pas plus d'une semaine, justement parce qu'une minute est égale à une semaine d'un espace à un autre.

Décidément, on apprend tout le temps un truc nouveau, dit Andréa admirative.

Exactement dit Jean. Mais alors, savez vous aussi où nous pouvions être durant ces dernières vingt quatre heures?

Vraisemblablement dans *La Dimension* Originale répondit-il énigmatique.

Mais encore? Supplia t-il, impatient de comprendre.

Comme tu dois t'en douter, toute cette organisation composée d'hommes et femmes intervenant au gré des dysfonctionnements a une origine.

Euh, oui évidemment, répondit-il, pressé de connaître la suite.

Eh bien, j'y ai réfléchi cette nuit. Vous deviez être dans *La Dimension* depuis laquelle a commencé l'envoi des premiers Migrateurs.

- Ah? Rien que ça, lâcha Andréa, stupéfaite.
- Qu'est qui vous le laisse penser?
- Eh bien, ce que vous avez dit. Vous avez parlé d'un type d'éclairage que nous ne connaissons pas, très en avance sur notre temps. Il est évident que la création de notre organisation n'a pu débiter que dans une dimension où les progrès divers et surtout scientifiques étaient en avance. Là où la Connaissance accumulée par les hommes étaient la plus importante. Il est donc évident aussi qu'on ne doit aller dans cette dimension que dans des cas d'extrême importance. Modifier des évènements dans cette dimension où tout a commencé, pourrait dans un cas extrême, faire disparaître tout simplement cette organisation.
- Oui, ça me paraît plausible, répondit le garçon presque rassasié. Mais alors, avez vous une idée du pourquoi nous étions à cet endroit?
- J'y viens justement. Je pense que c'est le 'Refuge' dont s'occupent les *Aiguilleurs* dont m'a parlé une fois un Gardien. Il n'en était pas sûr, mais il avait entendu parler d'un endroit où échouaient les Visiteurs et les Migrateurs en cas de soucis de *transport*...
- Okay, termina Andréa. Vous en avez donc déduit logiquement, que nous avons atterri là. Et ma vision a permis de ne pas faire de gaffe...
- Oui tout à fait, et je comprends mieux maintenant pourquoi chaque visiteur qui est passé chez moi durant toutes ses années, était toujours accompagné d'une personne ayant une sensibilité médiumnique. Jean peut influencer sur les évènements, entendre les pensées de n'importe qui, mais ne peut pas entendre ce qui vient d'au-delà de la dimension où il réside. Andréa a reçu un message d'un Aiguilleur pour la mettre en garde...Et si les voyantes n'étaient en fait que des personnes qui avaient la possibilité de recevoir leurs messages?
- Andréa, très intéressée, bien évidemment par ses propos rajouta, troublée:
- Oui, ça expliquerait aussi les gens qui ont un sixième sens, qui ont des prémonitions. Il y a plein de faits divers où telles ou telles personne refusent de monter dans un avion ou un train par exemple et qui constatent qu'il arrive un accident un peu plus tard, d'ailleurs certains n'ont-ils pas parlé de petite voix, d'ange gardien...?
- Oui, c'est vrai, dit Jean solennellement. On peut alors aussi parler en extrapolant de l'origine des Divinités...Des religions pourraient-elles être nées de certaines interventions de ces fameux Aiguilleurs?
- Ça nul ne peut le dire, répondit monsieur Custos avec sagesse. Et puis, est ce vraiment important? Le Monde est ainsi fait, il ne fonctionne pas trop mal comme cela. Certains secrets ne doivent pas être dévoilés pour le bien de l'humanité.

La discussion ô combien sérieuse s'acheva là, laissant nos protagonistes pensifs. Le principal n'est il pas que nos deux voyageurs soient rentrés sains et saufs?

## ▪ [CHAPITRE 12](#)

L'après midi fût placée sous le signe de la détente. Nos quatre voyageurs trop heureux de se revoir, poursuivaient les discussions et approfondissaient les points de détails de cette balade si peu ordinaire. Il fût décidé évidemment que tout ce beau monde devait rentrer chez soi. L'objectif de ce voyage avait été atteint. Jean avait un besoin urgent de revoir sa maman qui lui manquait terriblement, mais avant tout Sandrine à qui il avait décidé de dire toute la vérité. Ce voyage lui avait fait prendre conscience que la vie était vraiment trop courte et aussi que sa dulcinée avait une place très importante pour lui. Il verrait bien sa réaction, soit elle le croirait spontanément, soit ce serait malheureusement la fin d'une belle histoire. Il se disait qu'il valait mieux tenter le tout pour le tout, plutôt que de rester sur un regret éternel. Les au revoir furent brefs. Il avait été décidé que tous resteraient en contact et se reverraient le plus souvent possible. Après ce qu'ils avaient vécu ce lien invisible s'était renforcé. Christine et Eva rentrèrent par le train, tandis qu'Andréa et Jean avait préféré terminer la route ensemble. Ces derniers passèrent dire au revoir au fameux Gardien à l'origine de tant de bonheur et de réponses. Ils frappèrent ensemble à la porte en riant, patientant avec politesse, attendant qu'on veuille bien leurs ouvrir, avec cette délicieuse impression d'être ici comme chez eux. La réponse ne se fit pas attendre longtemps et c'est bien sûr le vieil homme, on s'en serait douté, qui leurs ouvrit, affichant le célèbre sourire publicitaire.

- Alors Andréa, alors Jean, vous êtes sur le départ et vous venez me dire au revoir, n'est ce pas?
- Vous avez vu juste, répondit l'adolescent radieux.
- Surtout j'insiste, si vous avez le moindre problème ou la moindre question, n'hésitez jamais à me contacter ou même venir me voir. Vous serez toujours les bienvenus.
- Je n'y manquerais pas, Jacques, articula t-il avec application.
- Bien entendu, ajouta la jeune fille avec un grand sourire charmeur.

Le Gardien fixa alors Jean avec un regard pénétrant et dit:

- Dis moi, il va de soit que tu ne dois divulguer ce nouveau secret à quiconque, n'est ce pas?
- Euh, oui bien sûr, répondit l'intéressé gêné. Je vois que vous avez deviné l'une de mes pensées. Il n'y a pas d'exception possible?

Monsieur Custos le regarda avec bienveillance et dit:

- Je comprends que ce ne soit pas évident de garder de tels secrets. Pour ce qui est de ta faculté de lire les pensées, je te propose de le justifier en parlant de voyance, c'est admissible par tous, un petit mensonge est parfois préférable pour le bien de tous. Par contre, ton voyage inter-dimensionnel doit rester absolument confidentiel. Ai-je encore besoin de te rappeler pourquoi? Il n'y a aucune exception possible, même pour les êtres les plus chers. Me suis-je bien fait comprendre?

Pour toute réponse, le vieux monsieur eut droit à un grand sourire explicite.

Les poignées de mains, ainsi que les embrassades, furent longues et chaleureuses. Jean avait la drôle d'impression de quitter un membre de sa famille. La légendaire voiture s'élança sur la route. Jean ne voulait pas qu'Andréa le ramène directement

jusque chez lui. Cette dernière n'insista pas, devinant qu'il souhaitait revoir sa petite amie et ne pas rentrer tout de suite chez sa maman. Le voyage était interminable, quelque soit la dimension, les bouchons sont toujours au rendez vous...Andréa était triste de voir la fin de l'aventure approcher et elle demanda à son passager:

- Tu arrives à réaliser ce qui nous est arrivés? J'ai parfois l'impression d'avoir rêvé et que je vais me réveiller dans mon lit.
- Oui, je vois ce que tu veux dire. Dire qu'il n'y a pas si longtemps nous étions encore *là bas*...
- Tu crois qu'on y retournera un jour?
- Qui sait, curieusement malgré tous les dangers, je dois dire que ça ne me déplairait pas.
- Tout à fait d'accord avec toi, conclut-elle avec un sourire triomphant!

La conductrice donna un coup d'accélérateur et la Titine se secoua dans un grand grincement aigu. La destination pointa le bout de son nez. Ils se quittèrent à Montpellier, ville qui lui semblait idéale pour une rencontre en terrain neutre. La séparation fût émouvante. Tous deux pleuraient avant même d'avoir réussi à dire un seul mot. Ils s'adoraient, c'était sûr. Ils étaient devenus très complices. Comment ne pas l'être quand on a vécu de telles choses? Ils se quittèrent donc sans bla bla inutiles. Ils allaient se revoir, c'était évident et même très rapidement. Jean partit à la recherche d'une chambre dans un petit hôtel, dans le centre ville, puis téléphona donc à Sandrine. Ce coup-ci, il se débrouilla pour appeler justement à un moment où il était sûr de la trouver. Les sonneries retentissaient dans l'écouteur, une, deux, trois puis quatre, allait-elle enfin décrocher? A sa grande surprise, le répondeur se déclencha. A contrecœur, il se prépara à laisser un message qu'il savait déjà impersonnel.

Euh...bonjour Sandrine, ben voilà, je voulais, euh...enfin je...  
Un sifflement strident se fit entendre, c'était l'intéressée qui décrochait son combiné.

- Allo, Jean? C'est bien toi?
- OUI! Répondit-il enchanté.
- Ouf! Je viens juste d'arriver, on a failli se manquer de peu. Ça va?
- Oui, ça va bien. Je suis de retour sur Montpellier et je me demandais si c'était possible qu'on se voit ce soir, pour discuter, manger un morceau...
- Tu invites? répondit-elle malicieusement.
- Oui, bien entendu, dans le restaurant de votre choix, madame!
- Parfait, je grimpe dans la voiture et je serai là dans moins d'une heure, ça te va?
- Oui, parfait, on se rejoint sur la place des trois grâces?
- Okay, à toute à l'heure...

Jean était ravi, ce coup de téléphone qui se présentait comme compliqué, avait été d'une simplicité déconcertante. La jeune fille avait tout fait pour le rendre agréable, gage de son désir de revoir son ex-petit copain. Ils s'attablèrent dans une pizzeria proche. A sa grande surprise, c'est Sandrine qui débute la discussion et entra dans le vif du sujet, manifestement impatiente:

- Tu sais quand tu m'as appelé l'autre jour, je me souviens que tu as dit: <il faudra que je t'explique certaines choses, mais pas au téléphone, plutôt lorsque je rentrerai.> Eh bien, maintenant que je suis devant toi, je meurs d'envie d'en savoir plus!
- Oui, je te comprends. Et bien voilà, comment dire, il faut que je te parle d'un secret, en fait plutôt de mon secret... Une fois n'est pas coutume, elle se tût, pendue à ses lèvres. La discussion s'éternisa. L'auditrice était toute à la fois surprise et en même temps rassurée de ne pas être la cause de leurs problèmes. Elle avait tant culpabilisé lors de leur séparation. L'orateur le sentait, les choses rentraient dans l'ordre tout doucement. La soirée fût féérique. Sandrine le ramena très tard dans la soirée sur Béziers. Il avait maintenant besoin de revoir sa maman qui lui avait tant manqué. Arrivé devant le perron de la maison, il marqua une hésitation. En fait il venait de réaliser qu'il ne savait pas trop quoi lui dire sans trop mentir. Il aurait tellement aimé lui relater la totalité des événements des jours écoulés. Il était désormais détenteur d'un secret beaucoup plus important que celui avec lequel il était parti. Il n'eut pas le temps de réfléchir plus, la porte s'ouvrit. Mme Vilatéli était devant lui rayonnante. Toute discussion devenait inutile, la complicité était là, comme toujours. Il dit simplement:

- J'ai vu Papa.
- Ah bon? Et...?
- Il va bien.

Les jours qui suivirent furent idylliques. La fin de cet été exceptionnelle. La rentrée scolaire arriva, la routine aussi. Les mois passèrent et Jean qui avait eu beaucoup de travail durant cette année scolaire, n'avait pas trouvé le temps de revoir ses trois amies en chair et en os. Il maintenait toutefois des contacts téléphoniques réguliers. Quelques jours avant Noël, alors qu'il était en train de ranger sa chambre, il entendit sa maman crier:

- Jean? Peux-tu descendre? Tu as de la visite!

Il marqua un temps d'arrêt, très étonné, et pour cause: il n'attendait personne. Il descendit précipitamment le petit escalier poussé par la curiosité, pour se rendre dans le hall d'entrée. Et là, surprise, il aperçut deux visages familiers: Andréa et Jacques! Il s'exclama, ému:

- C'est Noël en avance!!! Je suis tellement content vous voir.

Sa maman lui demanda alors, interrogative:

- Tu pourrais faire les présentations? Si ça ne te dérange pas, bien sûr.
- Ah oui, pardon pour cette impolitesse. Tu as devant toi la célèbre Andréa avec qui j'ai passé une partie de l'été dernier, dont je t'ai déjà beaucoup parlé et...Jacques...un ami de Papa.
- Parfait Jean, j'y vois beaucoup plus clair maintenant. Je vous souhaite la bienvenue. Entrez dans la pièce d'à coté, asseyez-vous, je vais vous servir quelques douceurs, je reviens tout de suite...

La maman s'éclipsa, laissant le champ libre à son fils impatient de connaître la raison de leur visite:

- Que faites vous là et ensemble surtout? Ça pour une surprise, c'est une surprise. Vous auriez dû appeler...pourquoi ne l'avez vous pas fait?
- Ce n'était pas la peine, je savais où te trouver en permanence dit malicieusement monsieur Custos. Les Gardiens gardent toujours un œil sur les Visiteurs et particulièrement les derniers recensés...
- Okay mais je suppose que si vous vous êtes déplacé de si loin, c'est vous avez une bonne raison?
- Oui, et la meilleure qui soit...je recrute.
- Vous recrutez? C'est à dire? Je ne comprends pas.
- Je suis allé voir Andréa et je lui posé une question importante. Elle m'a répondu que sa réponse affirmative dépendait de la tienne.
- Ah Bon? Vous m'intriguez, allez y, je suis tout ouïe.
- J'ai besoin de Migrateurs supplémentaires pour assurer des renforts pour les prochains étés...J'ai naturellement pensé à vous deux. Il y a une formation qui va se dérouler chez moi durant ces vacances scolaires. J'ai pensé qu'Andréa et Toi seraient des recrues de choix. Qu'en penses-tu? Tu es d'accord?

Jean regarda tour à tour ses deux amis et dit tout simplement:

- Vous me laissez quelques minutes pour faire mon sac?

**FIN**

Pour joindre l'auteur : [christophe.scottodivettimo@gmail.com](mailto:christophe.scottodivettimo@gmail.com)